

N° 21 - MENSUEL - DECEMBRE 1976 - JANVIER 1977 - 5 F

armenia

**SPECIAL
CARZOU**

Bonne année
1977

Fonds A.R.A.M

CES DEMONS QUI SONT EN NOUS

par

Jacques CASSABALIAN

LORSQU'ON évoque la conversion de l'Arménie au Christianisme, il est un incident peu connu de la plupart des Arméniens, survenu à Saint Grégoire, alors que l'évêque s'efforçait d'amener à la nouvelle religion les habitants du district de Taron, dont la résistance au changement fut d'une extrême violence. Suivant l'historien Zénob de Glack, dans le grand bourg de Kisané, il y eut une vraie bataille entre l'armée des prêtres paiens et celle de Grégoire.

« L'évêque victorieux donna l'ordre d'abattre l'idole de Kisané qui était de cuivre et haute de douze coudées (environ 6 mètres).

« Lorsque les personnes chargées de cette mission entrèrent dans le temple, les ministres du sanctuaire, en les voyant venir, se précipitèrent au-devant d'eux et les attaquèrent en disant : « Mourons avant que le grand Kisané soit détruit ».

« Les soldats cernèrent les prêtres, en tuèrent six, après quoi, ils renversèrent la statue.

« Cela est incroyable, semblable aux portes des villes par où pénètrent des masses de soldats, cet endroit était la porte des démons, dont le nombre était aussi considérable à Kisané que dans les profondeurs de l'abîme.

« Alors les démons, élevant la voix, crièrent : « Quoique vous nous chassiez « d'ici, il n'y aura jamais de repos pour ceux qui voudront y habiter ».

Nous vivons dans une époque où le rationalisme domine, et bien que raconté par un historien, cet épisode semble être le fruit de la superstition populaire. Pourtant, nous nous sentons, tout de même, mal à l'aise à la lecture de cette malédiction, parce qu'elle s'est réalisée : jamais, depuis, l'Arménie n'a trouvé de repos.

Nous n'avons aucune preuve, il est vrai, de la participation directe de ces démons dans le déclenchement des épreuves qui se sont abattues, depuis, sur les descendants de ceux qui les ont chassés.

Mais, à la lecture d'un passage de l'admirable ouvrage de Nikos Kazantzaki : « Le Christ recrucifié », que nous devrions relire et méditer, tant les derniers événements survenus, à propos de nos frères du Liban, mettent en relief l'esprit visionnaire de l'auteur, nous nous demandons si ces méchants esprits, que les soldats de Saint Grégoire délogèrent de leur sanctuaire, au lieu de retourner dans les profondeurs de l'abîme, ne se sont pas intégrés en nous pour réaliser, par eux-mêmes, leur prédiction ?

« L'Agha turc d'un village de l'Anatolie, entièrement peuplé de Roumis (chrétiens), explique comment, à lui tout seul, il peut faire régner l'ordre dans cette communauté de 5.000 infidèles.

« Allah avait tout fait à la perfection, mais un jour, se trouvant désœuvré, il modela le Roumi ; dès qu'il vit son œuvre, il se repentit ; le coquin avait un œil à transpercer l'acier. « Que faire maintenant ? murmura Allah. Je suis pris. Créons le Turc « pour qu'il égorge le Roumi et que le monde retrouve la paix ». Il fabriqua le Turc, et aussitôt, il le jeta contre le Roumi. Ils luttèrent du matin jusqu'au soir, sans qu'aucun des deux prit l'avantage ; mais la nuit venue, le coquin de Roumi fait un croc-en-jambe à l'autre, et voilà le Turc par terre ! « Que le diable m'emporte, murmura Allah, je suis « refait encore une fois. Ces Roumis ne feront qu'une bouchée du monde ; j'ai perdu « mon temps et ma peine... Que faire ? ». Il ne ferma pas l'œil de la nuit ; au matin, il se leva en battant des mains : « J'ai trouvé, j'ai trouvé ! », s'écria-t-il. Il fit un autre Roumi et le plaça en face du premier. Ils se mirent aussitôt à se battre ; croc-en-jambe, coup bas, trahison... ils luttèrent, tombaient, se relevaient, recommençaient à se battre, retombaient, se relevaient et recommençaient... Et ils se battent encore ! Et c'est ainsi que le monde a retrouvé la paix ».

Après la lecture de ce récit pittoresque, on s'explique mieux l'attitude aberrante des Arméniens lorsqu'ils sont sollicités à travailler ensemble.

Eux que l'on cite en exemple pour les qualités exceptionnelles dont ils sont pourvus dans bien des domaines, lorsqu'ils travaillent séparément, pour eux-mêmes, ou pour le compte des autres, deviennent subitement anticonformistes ou bien des critiques exaspérés lorsqu'ils doivent s'unir autour d'un objectif primordial.

Il semble qu'ils soient « manipulés » par une force nuisible qui les fait plutôt lutter les uns contre les autres, comme le faisaient les deux chrétiens, sous l'œil plein de jubilation de l'Agha turc.

En cette veille de Noël, c'est encore avec plus de force et de ferveur que nous souhaitons une paix fraternelle à notre Communauté, afin que l'ensemble des cœurs battent à l'unisson dans un même idéal, la grandeur et la prospérité de notre patrie d'origine.

Pour ce faire, nous prions ardemment Saint Grégoire l'Illuminateur qui a fait sortir des ténèbres du paganisme le peuple arménien, en ordonnant la destruction de toutes les idoles, afin qu'il intervienne, dans nos cœurs et dans nos esprits, pour terrasser les démons réfugiés en nous, depuis qu'ils ont été chassés de Kisané.



ARMENIA, 2, place de Gueydan - 13120 GARDANNE
Fondateur 1^{re} série : André GUIRONNET. — **Fondateur 2^e série** : M.E.L.C.A. (Mouvement pour l'Enseignement de la Langue et de la Culture Arménienne). — Association régie par la loi de 1901. — Bouches-du-Rhône - N° 4943. — **Président** : Jean KABRIELIAN. — **IMPRIMERIE** GRAVITE, 19, rue Sainte, 13001 Marseille. — **ABONNEMENTS** : 2, place de Gueydan, 13120 Gardanne, tél. : 58.43.41. — Pour un an : 50 F (10 numéros) - 60 F (étranger). — C.C.P. 1166-59 T Marseille. — Commission paritaire CPPAP 59 929.

BIENHEUREUX le temps de nos pères, quand sous un même toit, « assis autour de l'âtre ancestral, quarante âmes d'un même foyer », (1) levant leurs verres, dans un élan d'amour immense, « puisaient dans un regard, l'image d'un bonheur céleste », (1) et es-

comportement intime, qui à chaque année nouvelle ranime notre ardeur à survivre. Nous dansons pour élever une enceinte autour des valeurs qui nous sont chères et que nous voulons protéger de l'érosion du temps.

Le Christianisme, s'il a beaucoup apporté à notre monde en orientant le courant de l'histoire, n'a pu extraire de nos cellules charnelles, au plus profond de nous-mêmes, la flamme de nos coutu-

perpétuer la danse de l'Arménie Antique. A l'aube de chaque année nouvelle, son regard nostalgique aux couleurs du Vaspourakan,* de Kars* et d'Ardahan,* survole par-dessus le dôme de Burakan, vers la lueur des sommets de l'Ararat, cette Lueur qui est toute la sève de sa vie.

Si l'on continue de nos jours à ressentir devant l'autel, la présence de nos ancêtres, c'est que résonne encore en nous le chant de

A L'AN NOUVEAU



péraient trouver dans le mystère de cette communion, la source de leur attachement aux traditions millénaires.

Ainsi à l'ère pré-chrétienne, souverains et sujets, princes et paysans, puissants et misérables, fils de la même grande famille d'Arménie, s'unissaient sur les terres de Vararchabad,* un mois durant pour les réjouissances des festivités païennes où l'amour et le courage s'épanouissaient dans les danses frénétiques et les tournois chevaleresques, enflammés, ô magnificence du passé, par le flot limpide du sang de la vigne. Emotion sublime ! Aux récits de Pavestos Puzant* et Agatange*, l'imagination bondit au galop de ces chevauchées fantastiques vers la gloire de nos traditions royales et les merveilles d'un monde qui a vu battre le cœur de nos terres à chaque renouveau de chaque année de notre histoire païenne. Des cheminées, du plus petit hameau à la plus luxuriante capitale, le parfum de ces festivités emplit le ciel de notre pays et les pages poussiéreuses de nos vénérables manuscrits. Ce paganisme là n'est certes plus qu'un souvenir, mais il a laissé au fond de l'âme de notre peuple une étincelle indélébile qui rejaillit aux moments les plus dramatiques de ses difficultés comme pour inspirer sa lutte pour la vie. La ronde effrénée, cruelle, furieuse, autour du feu sacré de notre esprit, comme une incantation autour de l'Ararat, c'est notre Crédo, notre

mes païennes. Ces coutumes et ces traditions pour lesquelles nos héros guerriers et nos martyrs sacrifiés ont offert leur sang dans l'éclat brûlant du soleil et des sables du désert ; et pour lesquelles aussi nos poètes ont perdu leur vue dans la lueur sombre de leur cierge. Dons suprêmes pour que vive l'histoire d'Arménie et fleurisse notre saint Alphabet.

Par le passé, notre peuple a résisté et survécu par des actes de foi et de courage, car il a su quelquefois « être quarante âmes, fils d'un même foyer » (1) marchant vers l'avenir avec une même aspiration.

Les temps ont changé ; les siècles nous ont projeté à mille lieux de Vararchabad et de ses traditions. La course haletante des sociétés modernes a pris notre peuple dans les griffes de sa machine infernale et surtout les plus vulnérables d'entre nous : « Nous autres de la Diaspora ». Nos fronts sont ridés, nos cœurs tiraillés, notre imagination engourdie et nos espoirs effrités.

Cependant nous disons NON ! Un NON qui trouve sa voix dans notre longue et héroïque Histoire, NON ! à notre anéantissement, NON ! à notre assimilation, NON ! à l'oubli et surtout NON ! au lâche renoncement...

Sur les pentes de l'Aracatz, dans notre monde « Vararchabadien », et nos villes et notre capitale, un ferment d'Arménisme est en germe, et notre peuple continue là à

Nercès Chenorali (3) « Apporte-moi le Renouveau ». « Nous sommes un peuple ancien, mais nous n'avons pas vieilli » (2). Nous avons été grand, vaincu mais jamais soumis dès lors que nous avons mis dans notre regard d'arménien la Sincérité » ce reflet du Bonheur Céleste (1), et que, main dans la main, nous avons su serrer nos rangs.

Quand l'Arménien de la Diaspora, pour qui vivre Arménien est un double combat, soigne encore les plaies dont il est issu, alors que saigne à vif l'hémorragie libanaise, il doit penser que dans le chaos de notre civilisation de feu et de fer, il faut savoir s'arrêter, au moins une fois l'an, pour s'élever au-dessus du quotidien et se couper de son « Moi solitaire », pour se tourner vers le « Nous Arménien », son regard fixé sur la Lueur d'Ararat, avec un renouveau d'enthousiasme et d'élan dans la lutte, en offrant enfin ses poings et refermer l'éternelle danse de l'Arménie et frapper avec force et courage aux portes de l'avenir.

D'abord en nous-mêmes, avant de le clamer au monde entier.

« BONNE ET LUMINEUSE ANNEE »

Kégham BAGDASSARIAN

(Traduction Edouard Arzoumanian)

(*) Vararchabad (Etchmiadzine).

(*) Pavestos Puzant - Ecrivain IV^e siècle.

(*) Agatange.

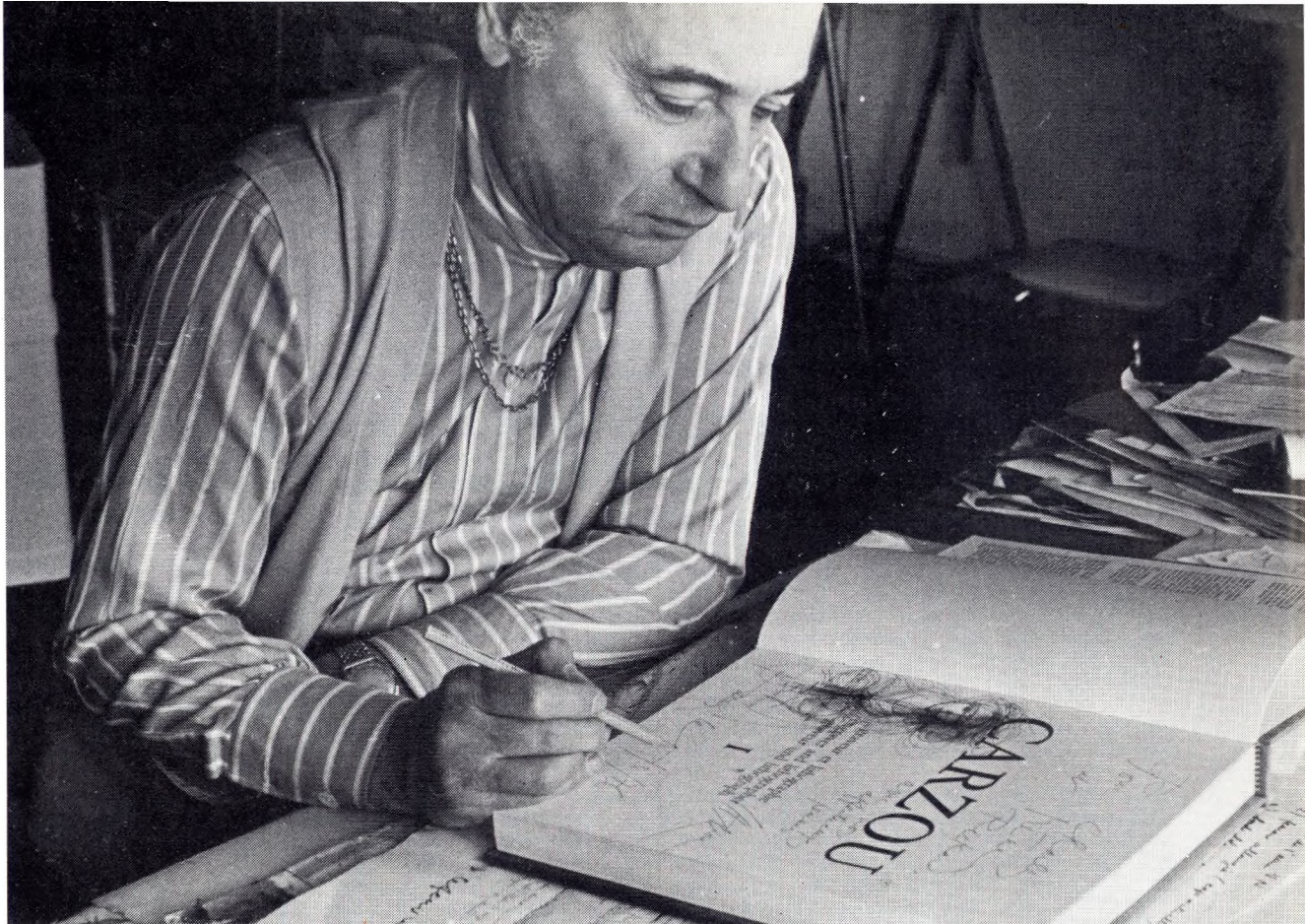
(1) Siamanto - Poète début 20^e siècle.

(2) Méhian - Ecrivain-philosophe contemporain.

(3) Nercès Chenorali Catholicos, XII^e siècle, poète-écrivain.

(*) Vaspourakan, Kars et Ardahan, ex-provinces arméniennes.

(*) Burakan - Laboratoire d'astrophysique en Arménie.



Entretien particulier entre le peintre Jean CARZOU et notre collaborateur Aram CHEHIGUIAN, pendant le séjour de l'artiste au Royal Hôtel d'Evian.

CARZOU

A.C. — Voulez-vous que nous parlions d'abord de votre enfance ?

C. — Je suis né à Alep en 1907, de parents arméniens originaires de Dikranaguerd (Diarbekir), et installés à Alep. Toute mon enfance s'est passée dans cette ville. C'est chez les frères Maristes que j'ai fait mes études.

A.C. — Vos parents n'ont donc pas subi les affres des massacres d'avril 1915 ?

C. — Ils ont échappé à ces massacres, car vous savez qu'en Syrie il n'y eut pas d'atrocités. Mais mes grands-parents ont été probablement tués, car on n'a plus eu de nouvelles d'eux.

Mon père était photographe, il possédait un petit magasin et subvenait ainsi à la vie de sa famille. Il mourut à la fin de la guerre, du typhus. Ma mère prit courageusement la suite de son mari et je vous laisse imaginer en Orient une femme qui travaille ; c'était un fait exceptionnel. J'étais un gamin et je me rappelle toutes ses souffrances. Parfois je l'aidais à photographier les clients.

En 1919, une fois la guerre terminée, nous fûmes recueillis par mon oncle, qui nous accueillit en Egypte où je poursuivis mes études à l'école Kaloustian. Je bénéficiais d'une bourse ainsi que deux autres garçons, Dikran Babikian et Hampartzoum Ka-

rayan et deux filles dont je ne me rappelle hélas pas les noms. Babikian est mort il y a deux ans je crois.

J'arrivais donc à Paris en 1924 pour poursuivre des études d'architecture. Moi je ne pensais qu'à la peinture, mais la bourse de Yerganian stipulait que le boursier ne pouvait faire que de l'architecture.

Mes études terminées, je me lançais dans la peinture. Inutile de vous dire qu'au début ce fut très difficile. Vous savez qu'il y avait en 1929-30 une crise économique effroyable, j'étais jeune et comme tous les Arméniens qui étaient arrivés sur la terre hospitalière de France, j'ai supporté ma part de misère. Puis peu à peu, je commençais à être connu et je me débrouillais mieux.

A.C. — Quand avez-vous exposé pour la première fois ?

C. — J'avais exposé avec des groupes dans des salons et des galeries en 1929. Mais ma première exposition particulière je l'ai faite en 1939 dans une galerie rue de Seine.

Je continuais en 1942 - 43 - 44. Ça a bien démarré à partir de 1943. Il faut vous dire également que pour gagner ma vie, en dehors de la peinture, j'ai eu une idée assez ingénieuse ; j'ai fait des caricatures sur des hommes politiques, sur les événements politiques que j'ai présentés à différents journaux.

l'évolution de l'artiste

J'ai eu la chance de travailler chez Gabriel Boissy qui dirigeait le journal quotidien « Comédiens » spécialisé dans les arts et lettres. J'ai placé là des dessins sur les Allemands, Hitler, etc...

Ensuite j'ai travaillé pour le « Petit Parisien » qui avant la guerre était un grand journal, à « Paris-Midi », « Paris-Soir », « L'Intransigeant », « Les Nouvelles Littéraires ». Ces dessins m'ont fait vivre et surtout m'ont permis de peindre tranquillement, ce qui était mon vœu le plus cher.

Ainsi, j'étais déjà très connu en tant que dessinateur avant d'être connu comme peintre.

A.C. — *Avez-vous toujours signé vos œuvres Carzou et qu'est-ce qui vous a incité à porter ce nom qui n'est pas véritablement le vôtre ?*

C. — Mon véritable nom est Carnig Zouloumian, vous savez que Zouloum en turc signifie : misère, massacre et effroi. J'étais marqué par le destin de mon peuple, aussi je décidais de prendre celui de « CARZOU ». C'est l'union du début de mon prénom et de mon nom.

Je pensais que c'était original et pratique.

Mais surtout, que je ne changeais pas mon nom puisque l'union des deux forme quand même mon véritable nom.

A.C. — *Revenons à vos expositions.*

C. — Oui, en 1943, comme je vous l'ai déjà dit, j'ai exposé dans une grande galerie et là j'ai vendu 30 tableaux d'un coup.

Ce fut le départ et ça continue.

A.C. — *Avez-vous la trace de vos premiers tableaux ?*

G. — Tout d'abord, j'ai conservé bon nombre de mes anciens tableaux et en règle générale je mets de côté un ou deux tableaux de ma production chaque année ; il m'arrive même de racheter des tableaux que j'avais vendus à l'époque, car ces tableaux représentent l'évolution de mon travail, c'est utile pour moi. Et surtout il faut avoir un nombre important de tableaux, car souvent les musées et les expositions nous demandent de leur prêter nos œuvres.

A.C. — *Progressons si vous le voulez dans votre biographie. Parlons de vos voyages et en particulier de vos deux visites en Arménie soviétique ?*

C. — Effectivement, notre premier voyage se situe en 1966 invités officiellement par le gouvernement arménien. C'est du reste à partir de ce voyage que mon épouse Nane a écrit son livre « Voyage en Arménie » qui est plutôt un journal de voyage, écrit au jour le jour, tout de suite la première impression, les faits du jour, aussi bien la façon de manger, d'être reçu, enfin toutes sortes de choses qui relatent ce voyage qui dura trois semaines.

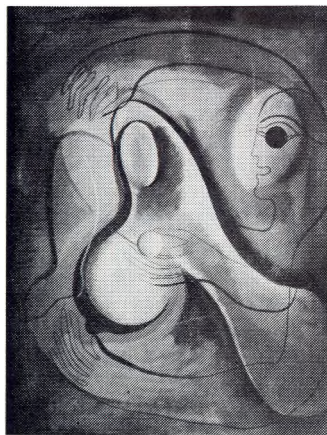
A.C. — *Evidemment, vous avez fait une exposition à Erévan ?*

C. — Oui. Je n'avais pas emporté de tableaux, mais 150 gravures lithographiques, qui représentaient pratiquement toute mon œuvre jusqu'en 1966. Cette exposition a eu un grand retentissement dans notre patrie, les gens sont venus très nombreux.

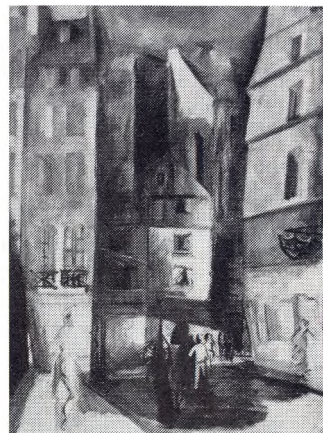
Bien entendu, j'ai laissé ces 150 lithographies en cadeau au musée des Beaux-Arts d'Erévan. Notre deuxième voyage s'est situé en 1969 ; nous sommes restés dix jours seulement en Arménie, puis nous avons visité Moscou et Leningrad avec une famille française de nos amis.

A.C. — *Mais dès le premier voyage vous avez pris contacts avec vos collègues peintres d'Arménie.*

C. — Effectivement. C'est par réputation que j'étais connu en Arménie. Aussi on est venu nombreux pour prendre contact avec moi.



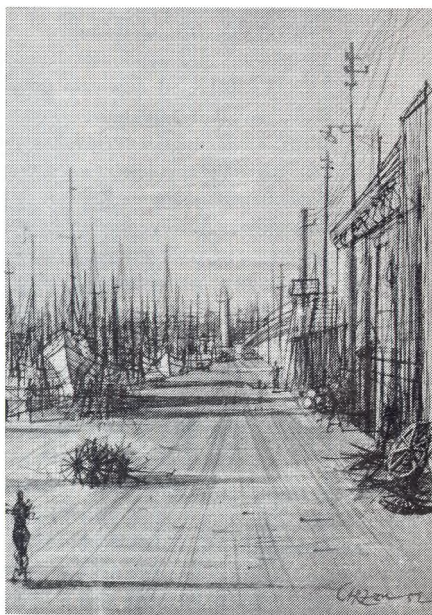
Personnages 1933.



Vieille rue à Paris - 1938.



Portrait de Mme Nane Carzou - 1950.



Marseille - 1952.



Brigitte Bardot - 1965.



Les fusées - 1957.



Le danseur - 1961.

Pour moi c'était une joie, dans les ateliers, de me lier d'amitié avec des peintres si sympathiques. Mais surtout de me rendre compte de ce qui se faisait comme peinture chez nous.

Puis j'ai eu l'occasion d'être reçu plusieurs fois par le patriarche des peintres arméniens Mardiros Saryan.

A.C. — *Vous avez un point commun avec lui : l'Égypte.*

C. — Oui, il avait vécu en Égypte et je me rappelle l'avoir connu dans ce pays.

A.C. — *Est-ce qu'une évolution de la peinture vous est apparue entre vos deux voyages ?*

C. — Vous savez nous ne sommes restés que dix jours et, en trois ans, je n'ai pas remarqué vraiment une différence dans le style.

A.C. — *Que pensez-vous des peintres actuels arméniens ?*

C. — Il y a évidemment Mardiros Saryan qui a eu le titre de peintre du peuple soviétique, titre très apprécié en U.R.S.S. Il est mort dans un âge très avancé : 93 ans, si ma mémoire est bonne.

Quand je l'ai vu en 1969, il était déjà très diminué. Je me rappelle avoir passé plus de deux heures avec mes amis français dans sa maison-musée, discuté peinture, (le conservateur du musée : Chahen Katchadourian était présent également). Et c'est au moment de partir que tout d'un coup il dit « Mais je me rappelle tu es Carzou ». Alors il me prit dans ses bras et m'embrassa longuement.

C'est lui qui a eu la plus grosse influence sur les peintres de son pays.

A part M. Saryan, j'ai retrouvé là-bas un peintre que j'avais bien connu à Paris, qui avait habité plusieurs années à Montparnasse, mon quartier, il s'appelait Yervant Kotchar et avant la guerre il commençait à avoir un nom dans les mouvements d'avant-garde de Paris. Il est parti en Arménie en 1936. Avedis Issahakian faisait partie de cette caravane.

J'avais connu ce grand poète au quartier latin où il fréquentait les cafés où nous nous réunissions. Il était également très souvent accueilli au collège S. Moorat, de Sèvres, par les pères Mikhitaristes.

Donc, deux peintres d'une grande génération, qui sont très caractéristiques et représentent deux courants très importants. Celui de Saryan typiquement arménien, oriental, où la part de la lumière, du pays, de l'architecture, la façon de peindre est un point de vue formel des tendances de l'art pratiqué par les artistes arméniens.

Quant à Kotchar, c'est un apport nouveau, occidental, un esprit différent, surréaliste, moderniste. Un esprit qui était dans le cadre des recherches de l'Occident.

Du reste, j'ai appris qu'il a énormément souffert pour ses débuts, incompris qu'il était, et il a eu même beaucoup d'ennuis sous Staline : comme il avait vécu à Paris, il a été suspecté, mis en prison. Mais, enfin, il en est sorti et peu à peu une grande fraction de la jeune école de peinture arménienne s'est tournée vers lui. Puis entre ces deux courants, il y a des peintres plus académiques. Ce sont les peintres officiels qui tiennent le haut du pavé.

Leurs œuvres sont traditionnelles, suivant les directives officielles, car en matière d'art la liberté est quand même relative là-bas. On peut faire des recherches aussi, mais pour percer, pour exposer, il faut œuvrer suivant certaines directives. On appelle ceci le réalisme soviétique ; c'est-à-dire qu'il faut



La lagune hérissée.

peindre suivant des données, pour humanifier le travail, la patrie, les victoires du peuple sur le fascisme, etc...

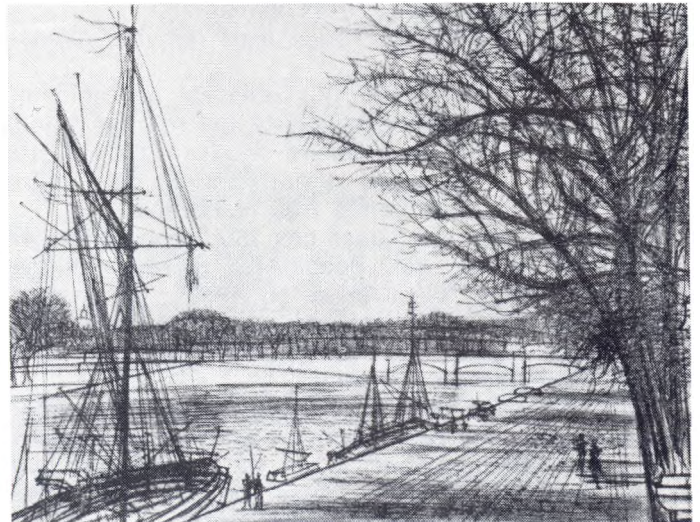
Mais enfin, il y a des jeunes qui font des recherches et je peux vous dire qu'ils sont au courant de tout ce qui se passe à l'extérieur de l'U.R.S.S.

Il faut dire qu'il y a un tel intérêt chez eux pour tout ce qui touche l'Art.

A.C. — *Quand comptez-vous retourner en Arménie ?*

C. — Ça n'est pas l'envie qui nous manque à ma femme et à moi.

M. Hamazaspian qui est un homme absolument merveilleux, nous invite très souvent. Puis nous nous sommes fait énormément d'amis là-bas. Nous avons



La Seine.

la nostalgie de l'Arménie Je voudrais cette fois emmener avec nous mon fils Jean-Marie et sa femme, pour leur montrer l'Arménie, ils en seraient tellement heureux. Seulement on est pris dans l'engrenage, par le travail, les projets d'exposition dans le monde entier. Voyez, même ici, où je suis venu me reposer, je suis quand même obligé de travailler trois à quatre heures par jour. Je pense qu'avec un peu de patience nous arriverons à trouver le temps pour revoir le pays de nos ancêtres.

A.C. — *Vous vivez à Paris, où la communauté arménienne est importante. Est-ce que vous participez à leur préoccupation, les fréquentez-vous ?*

C. — Bien oui que je participe à la vie de cette colonie arménienne qui est très importante, mais comme spectateur. C'est-à-dire je ne rate jamais une commémoration, par exemple l'anniversaire de l'Arménie soviétique, la commémoration des massacres du 24 avril 1915, les dates les plus importantes de notre histoire. Je vais, je vois, je suis très heureux de rencontrer mes compatriotes. J'ai toujours la nostalgie de parler ma langue maternelle l'arménien et je vois des Arméniens avec beaucoup de plaisir.

A.C. — *Et la Cause Arménienne ?*

C. — Je crois que toute notre famille fait ses preuves pour la cause arménienne. Tout le monde sait que le peintre Carzou est Arménien d'origine, et qu'il en est fier.

Ma femme avec son livre « Voyage en Arménie » a polarisé l'attention de la radion, de la télévision sur l'Arménie à la sortie du livre. Il y a eu une presse fantastique. Ça a été extraordinaire. Beaucoup de gens ne savaient pas ce que c'était que l'Arménie. Puis, surtout, il y a eu le livre de mon fils Jean-Marie Carzou : « Un génocide exemplaire » qui a suscité un intérêt considérable dans le monde des lettres et l'opinion française.

Je pense donc que nous avons donné des preuves de notre attachement à l'Arménie, à nos ancêtres. Je crois que si tous les Arméniens en faisaient autant nous serions mieux connus.

Le problème arménien, les massacres me tiennent beaucoup à cœur, je suis très attaché à tout ce qui se rapporte à notre peuple. Chaque fois qu'on fait appel à moi, je ne refuse jamais. Soit pour faire un dessin, soit pour offrir une de mes œuvres. Et chaque fois je pense que c'est notre devoir d'Arménien que nous accomplissons.

Je ne suis dans aucun comité, malheureusement

je n'en ai pas le temps, je laisse ce soin à ceux qui peuvent se consacrer entièrement à l'œuvre du salut arménien. J'en profite pour vous féliciter d'avoir eu le courage de publier votre mensuel « Arménia » en langue française, parce qu'il y a énormément de nos jeunes qui ne connaissent pas l'arménien. Je sais que vous êtes une équipe bénévole et c'est très rare de nos jours.

Par ce mensuel d'information générale, je connais beaucoup d'Arméniens qui se sentent maintenant concernés par leur origine et se sentent fiers d'appartenir à ce peuple dont la culture est plusieurs fois millénaire.

A.C. — *Parlez-moi un peu de vos projets ?*

C. — Tout d'abord il y a une grande exposition à l'occasion de la sortie d'un timbre que le gouvernement m'a commandé.

Pour la première fois on a demandé à un artiste de faire une création pour un timbre et non pas de reproduire un tableau, mais de faire vraiment une œuvre originale. Je pense que c'est un grand honneur pour nous.



Puis il y aura une exposition très importante de mes œuvres au Japon, où seront exposés 30 tableaux et 30 aquarelles et dessins.

Ensuite, pour le printemps, Londres. Puis ce sera les Etats-Unis et l'Amérique du Sud.

J'oubliais de vous dire que j'ai illustré un texte de ma femme d'une histoire fantastique pour la jeunesse.



Les barques.



Salomé.



Après ça, je vais entreprendre une série de lithographies pour un livre de luxe qui s'appelle « Le Château d'Aguole », de Julien Grac.

De temps en temps je fais un livre important.

A.C. — *Je vois que vous allez avoir de quoi vous occuper.*

*
**
« *J'essaie simplement de matérialiser un univers en partant du visible.* »
*
**

C. — C'est pour toutes ces raisons que mon prochain voyage en Arménie est loin. Surtout parce que j'ai horreur de prendre l'avion.

Mes deux voyages en Arménie ont été fait en train. J'adore le train. Du reste pour l'exposition du Japon, je serais absent car comment y aller en dehors de l'avion.

A.C. — *Je sais que Venise vous a beaucoup marqué dans votre œuvre. Avez-vous visité le couvent des Pères Mikhitaristes à l'île Saint-Lazare qui est le foyer arménien le plus important de la diaspora ?*

C. — A ma grande honte, je dois avouer que je n'y suis jamais allé. Ils m'ont très souvent écrit et invité. Je leur ai offert plusieurs de mes lithographies. C'est une faute de ma part, il faudra que j'y aille absolument.

A.C. — *Votre épouse, je crois, écrit et lit l'arménien ?*

C. — Oui, c'est moi qui lui donne ses leçons même ici en vacances tous les jours pendant une demi-heure, lecture, dictée, traduction. Il faut absolument conserver notre langue.

Dans ce sens je suis heureux d'avoir visité les deux collègues arméniens que nous avons à Paris ; pour les garçons le collègue Samuel Moorat et pour les filles le Tebrotzasser.

C'est en compagnie de M. Roger Tcherpachian que j'ai vu ce collège, où j'ai eu le plaisir de rencontrer le grand écrivain qu'est William Saroyan.

A.C. — *Que pensez-vous de la nouvelle génération née en France ?*

C. — Je pense que cette génération à tout d'un coup la nostalgie de ses origines beaucoup plus que nous qui sommes nés au pays.

Elle est extraordinaire. Tout d'un coup ils se sont rendus compte qu'ils sont les héritiers d'un très grand peuple, d'un petit pays peut-être (malgré qu'il n'a pas toujours été petit) mais une vieille culture, une langue absolument merveilleuse.

Quand je lis l'arménien, Medzarentz, Tcharentz, Tekeyan, je suis vraiment dans un état d'exaltation extraordinaire, pour la musicalité de la langue.

La poésie arménienne est intraduisible en français ça ne donne rien. C'est comme si vous traduisiez Baudelaire en arménien, c'est inadmissible.

C'est comme l'orthographe de notre langue, je ne comprends pas qu'on ait pu la changer en Arménie soviétique. Je leur ai dit, c'est une orthographe insolite. Je reçois beaucoup de livres, pour moi c'est très difficile à lire.

A.C. — *C'est peut-être parce que vous n'avez pas l'habitude ?*

C. — Je suis navré de vous dire que ça me choque, pour moi c'est une orthographe épouvantable, pas raffinée du tout.

A.C. — *Pourtant nous sommes très heureux de recevoir périodiquement des écrivains, des musiciens, conférenciers, hommes politiques.*

C. — Je crois que l'apport de tous ces intellectuels qui viennent d'Arménie c'est capital pour nous. M. Hamazaspian, qui est un personnage éminent a tenu un grand rôle dans ce réveil.

A.C. — *Pour le rapprochement de l'Arménie et des Arméniens de la diaspora, M. Hamazaspian et le comité qu'il préside, jouent un grand rôle pour la conservation de notre langue.*

Tout à l'heure vous avez été sévère pour l'actuelle orthographe employée chez nous ; mais savez-vous que les livres qu'ils nous envoient gratuitement, à l'usage des écoles arméniennes de la diaspora sont imprimés avec l'orthographe que nous employons vous et moi.

C. — Ça c'est très bien ! c'est magnifique. Je pense qu'on a fait un grand tour d'horizon, avez-vous d'autres questions à me poser ?

A.C. — *Je crois que cet entretien a traité de beaucoup de questions. Avez-vous un message spécial pour la nouvelle génération de France ?*

C. — Il faut que pour tout ces jeunes, les Arméniens qui se sont fait un nom, soit dans les Arts, la musique, la science, soient un exemple surtout si tous ceux que je viens de citer ont maintenu l'arménité. Toutes ces célébrités doivent répondre présente quand il le faut et surtout quand on fait appel à elle.

Pour cette génération c'est un bon exemple. Ils ont un avantage sur notre génération quand nous sommes arrivés en France on n'avait pas beaucoup de noms sur lesquels nous appuyer. Nous avons souffert parce que nous étions complexés.

Avant de nous séparer j'ai moi aussi une question à vous poser.

J'ai suivi dans « Arménia » la campagne que vous avez menée pour le cinéaste arménien Paradjanov.

A.C. — *Et bien comme vous-même nous attendons, nous espérons évidemment une mesure de clémence. Mais laissez-moi vous dire que je suis surpris de votre question ?*

C. — Il n'y a là rien de surprenant. Je l'avais rencontré en Arménie. J'ai vu tous les films qu'il a mis en scène et je pense qu'il était dommage qu'un grand cinéaste comme lui soit emprisonné injustement. Faisant partie du Jury du Festival International de Cannes de cette année. Nous avons tous signé sans exception une pétition pour sa mise en liberté. Car pour moi Paradjanov n'est pas seulement le cinéaste arménien, il représente un artiste de valeur internationale. Je termine, Monsieur, en vous remerciant d'avoir bien voulu recueillir cet entretien et en souhaitant à l'équipe d'« Arménia » beaucoup de patience et de la constance dans toutes les épreuves qui vous attendent.

CARZOU :
un peintre
mais surtout
un créateur
et
un illustrateur



CARZOU ! Il n'est plus à découvrir. Son nom retentit au-delà du cadre restreint des spécialistes. Carzou réside à Vence une bonne partie de l'année. La Galerie De Francony, à Nice, expose ses œuvres quasi en permanence. Cette année, Nice et Cannes rendent un hommage particulier au grand peintre. Carzou sera présent au Festival du Livre de Nice — c'est d'ailleurs lui qui est l'auteur de l'affiche officielle de cette manifestation — avec le second tome du catalogue de son œuvre gravé et lithographié, somptueux ouvrage édité par M. De Francony. Le public aura donc le privilège de le rencontrer et même de se rendre acquéreur d'une lithographie signée.

A Cannes, Carzou fera partie du jury du Festival International du Film. Un mois de mai chargé pour cet homme qui poursuit en solitaire, sans se soucier des modes passagères, une œuvre dans la grande tradition de la peinture figurative.

Carzou ne se contente pas d'être peintre, il est également créateur et illustrateur. Aujourd'hui, on peut dire qu'il est au sommet de sa carrière, reconnu par tous, détesté par certains. Est-il le peintre officiel, académique, que ses détracteurs voient en lui ?

Lorsque l'on rencontre Carzou, on découvre un homme frêle, aux cheveux blancs, inquiet, plutôt pessimiste et en aucune façon installé dans le divan confortable du contentement de soi. Il est vrai que Carzou n'aime guère toute une tendance de la peinture moderne et d'avant-garde. Il est vrai qu'il reconnaît peu de génies parmi ses contemporains. Sur tout cela, il s'explique avec véhémence et parfois passion.

L'Art n'appartient pas à une élite

« Si l'on me demande pourquoi je peins, je suis incapable de le préciser. Certainement pour m'exprimer et par conséquent communiquer. Pour moi, il n'y a pas de création lorsqu'il n'y a pas communication. Dans la peinture actuelle, il y a beaucoup de recherches non communicables. Même si le cubisme demeure obscur sinon dans ses effets secondaires de vulgarisation : publicités, affiches. Mais transportez un tableau cubiste à Belleville par exemple... Les gens ne le comprendront pas. L'art moderne est fait pour ceux qui possèdent les clés pour le pénétrer. Moi, ce que je revendique, c'est le droit à l'artiste de s'exprimer comme il l'entend. Il n'est pas normal que l'on veuille imposer l'art d'avant-garde à tous. Il y a un art officiel en France comme il y a un art officiel en URSS et cet art est sorti de la Société, de la masse. Or, on ne peut pas détacher la peinture de son contexte de représentation. Un tableau doit raconter une histoire. Imaginez « La Ronde de Nuit » sans l'anecdote ! Avec des formes, des proportions, des lignes, on ne peut pas donner une émotion ou alors elle est d'ordre plastique. Mais cela c'est de la décoration, pas de l'art. Etre sorti de la figuration est une terrible erreur. Après l'invention de la photo, on a cru que le rôle du peintre était terminé, qu'il ne lui restait plus que les voies de l'abstraction. C'est une conception entièrement fautive. La photographie est mécanique. Elle ne reproduit pas la réalité, seulement le côté extérieur de celle-ci. Or, je dis qu'entre ce que je ressens et le public, il faut que j'élabore un univers, sinon ma création est absolument vaine. On a condamné les peintres figuratifs au nom de je

● ● ●
ne sais quelles vérités ! Or, il n'existe aucune vérité éternelle, dogmatique et définitive. En ce qui me concerne, je ne me considère ni « pompier », ni moderne. J'essaie simplement de matérialiser un univers en partant du visible. Pas de procédés ni de trucs. Et si mon écriture est reconnaissable, paraît-il, par les autres, elle ne l'est pas pour moi. L'art n'est pas un rapport entre la composition, la forme, la couleur. Il y a eu le fameux Comptier de Braque. A partir de là, il fallait aller plus loin. Plus loin que le Comptier, c'est absurde. L'art est une obsession. Pour moi, la peinture la plus réaliste, c'est la peinture impressionniste. Encore que la réalité cela ne veuille rien dire. Fermez les yeux, il n'y a plus de réalité...

Vasarely imposé par les officiels

« Prenez Vasarely par exemple. C'est de la décoration, de la géométrie, de l'ornementation. Cela va bien dans une architecture, mais on ne peut pas toute sa vie faire des cubes et des ronds. Cela ne signifie rien. Ce sont les officiels qui veulent imposer Vasarely. Ces gens-là disent : « Il y a nous et après rien ». Moi, j'admets parfaitement un Vasarely comme élément décoratif, mais un tableau c'est tout à fait autre chose. Actuellement, il y a un tel chaos dans les idées que les jouets conçus par Calder, de beaux jouets, sont appelés sculptures ! Ce ne sont pas des sculptures, ce sont des jouets mobiles. Il n'y a pas de progrès en art. Si je suis un génie, je peux travailler comme Rembrandt. Je ne suis pas obligé de faire du Mathieu ou du « Machin ». Mais évidemment, je ne ferai pas du Rembrandt parce que je suis d'une autre époque, mais pas à cause des théories extérieures. Les officiels nous méprisent, pourquoi ? Moi, je ne dis pas de Vasarely : c'est de la fumisterie. Je dis ce n'est pas le fin du fin. Le dessin est un moyen d'expression dont l'homme a faim. Et un Vasarely ne suffira pas à assouvir cette faim. Bien entendu, il ne faut pas tomber dans l'excès contraire, déclarer que la peinture est avant tout du dessin ! Vasarely et les autres, cela m'intéresse du point de vue technique. Je dis : tiens, là il a fait succéder un gris à un bleu. Je remarque l'utilisation des tons, je peux même apprécier parfois. Mais je sais que le public ne sera pas intéressé ».

Picasso m'agace à 90 %

« En vérité je suis exalté par les peintres qui m'ont précédé. Ceux d'aujourd'hui, je vois les trucs, les bluffs. Cela ne m'empêche pas d'admirer un Picasso, très peu je dois le dire. Picasso m'agace à 90 %. Matisse ? Je ne comprends pas sa renommée. Les Odalisques, d'accord, j'y trouve une sensualité intellectuelle, très fine, mais enfin cela existait dans les assiettes islamiques. Quitte à retourner aux sources, je préfère y retourner complètement. La chapelle de Vence décorée par Matisse, mais enfin c'est une salle de bains avec des crayonnages... C'est tellement minable, élémentaire, tellement rien. J'ai visité des musées dans le monde entier où se trouvent des Matisse. La peinture est complètement décolorée. Il y a là un manque de technique absolu, les reproductions sont bien plus belles ! ».

Une constatation s'impose après ce déferlement critique. Carzou se sent-il pleinement heureux, satisfait ? « Je ne suis pas heureux parce que je n'arrive pas à faire ce que je veux. Rarement et même pas du tout. Il faut dire que nous ne sommes pas gâtés.

Nous vivons une période qui n'a ni queue ni tête. Nous n'avons plus de base, il n'y a plus d'ordre. On exige des gens d'avoir du génie avant de posséder une technique. Et d'ailleurs quelle technique ? On ne sait plus non plus. On dit il faut être personnel ! Les jeunes qui me rendent visite m'avouent qu'ils ne veulent pas aller à l'école de peur de perdre leur personnalité. Et c'est vrai qu'on ne peut pas le leur conseiller. Il n'y a plus rien. Les Beaux-Arts n'existent même plus. Il faut créer, créer, mais créer quoi ? A l'école on dit aux jeunes enfants : ne copiez pas un arbre, une feuille, une fleur, il faut créer... Ce n'est pas la liberté qu'on leur donne, c'est le contraire. Les Anciens apprenaient la technique et malgré eux ils créaient parce qu'ils avaient du talent ou du génie. Maintenant, il faut inventer partout de nouvelles grammaires. Or, moi, je continue à dire que Mozart est plus grand que Schönberg. Si au lieu de parler français, je parle chinois, ce n'est pas pour cela que je serai plus intelligent. Si vous ne comprenez pas le chinois, cela ne signifie pas que je dis des choses extraordinaires, mais ce que je dirai paraîtra fantastique parce que c'est chinois. L'essentiel n'est pas le masque. Si j'enlève le masque, je ne suis pas plus beau pour cela. Toutes ces nouvelles grammaires sont marginales, secondaires. Ce n'est pas parce que l'on parle un langage différent qu'il est valable. Tout ce qui est neuf n'est pas fatalement bon, extraordinaire. Pessimiste ? Je ne sais pas si je suis pessimiste. Mais il est évident que la société se désagrège. Comment parler de création quand le sort de l'humanité est en jeu ? Nous allons vers le néant, le chaos... Je crois qu'il y aura toujours, parce que c'est viscéral, un homme pour dessiner sur une toile. Mais je ne pense pas que la peinture ne redevienne jamais un art de masse. Ce rôle sera dévolu au cinéma ou à la télévision. Je remarque une chose cependant, pendant des siècles, des peintres ont cherché à matérialiser la réalité, à fixer l'histoire. Maintenant c'est terminé, le cinéma reflète parfaitement l'actualité. Mais qu'à l'intérieur de cette mobilité une image fixe apparaisse, elle donne une impression de fabuleux, de merveilleux. Elle ouvre un univers infini. L'image fixe n'est pas morte ! Il n'y a pas plus mouvant qu'un tableau de Degas. Dans « La Ronde de Nuit » on dirait que les gens marchent... ».

Une dernière question pour exciter la verve de Carzou : la comparaison qui est souvent faite entre Bernard Buffet et lui. « Rien de comparable, le jour et la nuit. Buffet a été, après guerre, le reflet de son époque. C'était sinistre, morbide, très camp de la mort. La seule chose qui peut nous identifier c'est que nous avons tous les deux une écriture linéaire mais chez lui, la ligne est rude, dure, la peinture de Buffet est cruelle. J'aime beaucoup Buffet, enfin celui des débuts évidemment. Mais vraiment, il n'a rien à voir avec moi. Ma peinture s'ouvre sur le rêve, les terres inconnues, la féerie, plutôt que sur la cruauté ».

Raoul MILLE

(« L'Action Nice - Côte d'Azur », n° 79. Mai 1976)

●
L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de notre étude sur Carzou.
●

EN BREF

BELGIQUE

La communauté arménienne de Londres a chaleureusement applaudi la troupe des Jeunes Arméniens de Belgique

Enthousiasme ! Volonté de réussir ! Ces termes ne sont pas assez éloquents pour décrire l'esprit qui anime actuellement les jeunes Arméniens de Belgique.

La représentation qu'ils donnèrent à Londres, le samedi 30 octobre, devant plus de 450 personnes offre une fois de plus la preuve d'une activité débordante au sein de cette Communauté arménienne de Belgique qui nous vous le rappelons, ne compte qu'un millier de personnes.

En quelques mois, les jeunes Arméniens de Belgique ont mis sur pied un réel spectacle de variétés où se succèdent tour à tour danses et chants arméniens, musique légère européenne, imitations d'artistes connus, récitations de poèmes et autres numéros tout aussi savoureux.

En tout, deux heures d'un spectacle coloré que ne désavoueraient pas Michel Fugain et son Big Bazar.

Cette performance mérite un grand coup de chapeau car ces jeunes ne bénéficient pas de l'infrastructure que connaissent d'autres Communautés. Point de réel chorégraphe, point de réel musicien, point de vrai chanteur. Uniquement des ama-

teurs ! Mais... pas n'importe quels amateurs, car, ces jeunes ont au cœur la rage de vaincre et mettent un point d'honneur à réussir toutes leurs entreprises.

Pourquoi ce déplacement à Londres ?

Tout simplement parce que ces jeunes ont décidé d'entamer une vaste campagne de « prospection » des Communautés arméniennes en Europe. Leur but immédiat : essayer d'intensifier les contacts qui existent déjà entre nos minorités dispersées et déboucher ainsi sur l'élaboration de divers plans de collaboration à tous niveaux.

Cette volonté de communiquer existe probablement au sein de beaucoup d'Associations actives, néanmoins la formule mérite d'être retenue et encouragée.

Nos compatriotes « Londoniens » avaient par ailleurs très bien compris le but de cette manifestation et réservèrent un accueil plus que chaleureux à ces jeunes artistes. Une magnifique coupe leur fut même remise en guise de remerciements.

Après le spectacle, dans la salle annexe à l'Eglise armé-

nienne, autour d'un buffet copieusement garni, nombreuses idées furent échangées mais mieux encore divers projets de réalisations communes furent discutés entre les membres des Communautés respectives. (A noter que plus de 60 « supporters » avaient fait le déplacement pour suivre leurs favoris).

Ainsi, les prochains mois apporteront probablement la preuve d'un rapprochement fructueux entre ces deux Communautés.

Il reste à espérer que cette action menée par quelques jeunes au cœur bien accroché ne fasse pas l'effet d'un coup d'épée dans l'eau.

Aussi, nous permettons-nous de lancer un appel pressant à tous les jeunes désireux de soutenir notre action.

Nous restons ouverts à toutes les suggestions et sommes, bien sûr, prêts à vous rendre visite pour modeste présent, un bien joli spectacle.

Grégory BETIKIAN
Membre du Comité du
Fonds des Jeunes
Correspondance à
l'adresse suivante :
FOYER ARMENIEN
Bd Saint-Michel, 45
1040 Bruxelles



Avec tous nos remerciements à toute l'équipe d'Arménia Longue vie à notre excellent mensuel.

Votre Marie-Jeanne
BEDIKIAN,
née L'AGNEAU
d'origine belge.

Monsieur,

C'est toujours avec la plus grande attention que je prends connaissance de votre revue, et vous félicite pour le travail que vous accomplissez tout en vous souhaitant bon courage pour l'avenir. Je ne manquerai pas de vous faire parvenir les informations concernant notre communauté de Belgique.

Etant le responsable des organisations culturelles arméniennes en Belgique, je tente de faire un maximum de publicité auprès des organismes belges de diffusion artistique.

Si vous avez connaissance de l'arrivée en France de grands ensembles arméniens, veuillez me le faire savoir le plus rapidement possible, car nous pourrions essayer de les faire passer également en Belgique.

Le plus grand organisme belge de diffusion artistique (A.D. A.C.) serait désireux d'organiser plusieurs représentations pour l'Ensemble d'Etat de Danse d'Arménie s'il vient en Europe.

Edouard EMIRZIAN

Un devoir sacré

Etes-vous un bon citoyen français ?

Accomplissez-vous, régulièrement, votre devoir civique ?

Vous qui remplissez les conditions requises pour être inscrits sur une liste électorale, l'êtes-vous ?

Vous pouvez encore facilement le faire, en sacrifiant quelques minutes de votre temps.

Vous pouvez aussi parler, au-

tour de vous, de cette formalité pour inciter, ceux de votre entourage qui ne l'ont pas encore fait, d'aller se mettre en règle avec ce devoir civique.

Nous demandons à tous les Français d'origine arménienne de se jeter, en masse, dans la consultation politique ; nos compatriotes accompliront un double devoir : celui de citoyen français et celui de membre d'une minorité ethnique qui ne peut légalement s'exprimer que par ce moyen démocratique.

S'abstenir est une double erreur.

Dimanche 7 novembre s'est déroulé à Vienne une très belle journée Culturelle Arménienne qui était organisée par les sections du Nord-Séroud de Vienne et de Valence, placée dans le cadre du colloque : « Vivre à Vienne, ville moyenne » organisé par le député-maire de Vienne : Louis Mermaz et le Conseil Municipal.

C'est donc dans notre bonne vieille « bonbonnière viennoise, le Théâtre Municipal (trop petit pour l'occasion) que se pressèrent plusieurs centaines de nos compatriotes pour voir évoluer et applaudir la troupe folklorique Naïri de Paris.

Un groupe, qui nous devons le reconnaître a fait de très gros efforts depuis ces deux dernières années soit dans les chorégraphies d'Edouard Bourtoumian, soit dans ses costumes très réalistes surtout ceux d'Arménie Occidentale, chalvar et tunique de rigueur. Comme dans le Kotchari ou la danse des Sassouniotes et de somptueux costumes caucasiens dans lesquels on a pu quand même déceler une empreinte géorgienne dans Naïram et Dzargué-pountche.

Tout le long du spectacle nous avons comparé tour à tour : la grâce, la beauté, la pudeur des jeunes filles arméniennes soucieuses de leurs longues tresses comme de leur honneur ; la bravoure, la vigueur et la force mais aussi la souplesse des jeunes hommes, symboles de la vitalité de notre peuple. Et pour couronner le tout un final exceptionnel avec la danse « Arat » qui célébrait la victoire du peuple Arménien.

Au groupe Naïri s'étaient associés deux chanteurs populaires : Viguén Tarpinian et Sarko Issahakian qui nous ont présenté des chants traditionnels et modernes tels que : « Délé Yaman », « Yérvan Yérvouni », etc...

Nous espérons que d'autres manifestations identiques auront lieu très prochainement dans notre ville.

Merci aux deux sections organisatrices de Valence et de Vienne, au groupe Naïri à qui nous souhaitons bonne chance et bonne continuation ainsi qu'à Monsieur le Député-Maire de Vienne qui ne manque jamais d'apporter son appui et sa contribution à toutes les manifestations arméniennes.

Sahag SUKIASYAN

chaussures

création

Jacky

m. grigorian

d a m e s

h o m m e s

chasseur

club

61, rue de rome 13001 marseille 69, rue de rome

☎ 54-05-16

5 % AUX LECTEURS D' « ARMENIA »

SOFRANCOR

IMPORT - EXPORT

fruits secs de tout l'univers

158, Boulevard de Paris
13003 MARSEILLE

Tél. : 64.16.70
64.16.71
64.16.72

SURDITÉ

PHARMACIE BOLOYAN

Centre Commercial de la Rouvière
83, Boulevard du Redon
13009 MARSEILLE — Tél. : 41.56.40

POIDS LOURDS SEMI-REMORQUES

S.A.R.L. au Capital de 21.000 Francs

TOUTES MARQUES

Achats - Ventes Véhicules P.L. neufs et occasions

TOUTES REPARATIONS

Quartier "Terre Longue" 13700 Gignac-la-Nerthe
Téléphone : (91) 09-73-28

RÉSERVÉ
A

PHINELEC

Nomination à Lyon de Monseigneur Tavit Sahakian nouvellement sacré : Evêque par S.S. Vazken 1^{er} à Etchmiadzin.

Rentrée des classes dans les écoles arméniennes de Vienne :
— Association Culturelle Arménienne, le mercredi après-midi dès 14 heures en la salle Abovian.

— Croix Bleue Arménienne, le samedi après-midi dès 14 h.

Communiqué du Centre de Recherches du la Diaspora Arménienne

Le Centre de Recherches sur la Diaspora Arménienne, Association sans but lucratif créée le 20 juillet 1976, vient de publier le premier numéro de son bulletin, « Les Cahiers de la Diaspora ».

Au sommaire de ce numéro d'octobre comprenant 40 pages d'articles et d'entretiens :

- « Ecrire ensemble l'histoire de notre communauté » ;
- « Pour une histoire immédiate de la Diaspora » ;
- « Une culture diasporique est-elle possible ? » ;
- « Les mariages franco-arméniens de 1920 à 1970 (1^{re} partie) ».

Ce numéro contient également un questionnaire à retourner au Centre sur le thème suivant : « L'école arménienne est-elle possible ? ». Ce questionnaire est destiné à mettre en place des groupes de travail en vue d'une enquête générale sur une question aussi importante.

Abonnement annuel et soutien : 30 Francs.

Correspondance : Centre de Recherches sur la Diaspora arménienne - Boîte postale 274 - Cedex 02 - 75063 Paris - C.C.P. 16 883 29 L Paris.

COURRIER DES LECTEURS

Marseille le 12 octobre 1976.

Messieurs,

Vous trouverez ci-joint un chèque pour un renouvellement d'abonnement d'un an. Je vous demande de bien vouloir excuser le retard de mon paiement mais, je me trouvais aux Etats-Unis à la date d'échéance.

Je vous félicite pour votre journal si intéressant et vous suis très reconnaissant, car il nous permet d'apprendre beaucoup et de faire savoir qui sont vraiment les Arméniens.

Nous avons besoins de gens tels que vous.

Merci encore et bonne chance pour l'avenir.

Odile TCHEUMEZIAN
81, rue de Tilsit
13006 Marseille

Je souhaite donc « longue vie » à « Arménia » et vous assure, toutes et tous, de mon soutien et de ma sympathie.
Votre lecteur assidu.

J.-C. FAGES
« La Rigaudière »,
Bât. C 3,
Traverse des Laitiers
13015 Marseille

Un Français Arménien à part entière

Nous avons reçu cette lettre d'un abonné Français d'origine qui nous exprime, avec tact et sensibilité, sa sympathie, non seulement pour notre journal, mais pour la cause arménienne.

Nous en sommes profondément touchés, nous dont le but essentiel est de faire connaître notre Culture et d'informer de nos problèmes, non seulement nos compatriotes, mais nos concitoyens français.

Au lieu de nous lamenter sur l'effet nocif des mariages mixtes sur la survie de notre originalité, souhaitons et agissons pour que nos enfants qui contractent de telles unions parviennent à motiver de la même manière que l'a fait Mme Fages leur épouse ou époux français.

Alors nous pourrions bénir de tels mariages.

Avec tous mes vœux pour la continuation de votre œuvre pour la connaissance et l'unité de la Cause Arménienne.

Daniel EGHIAZARIAN

A TRAVERS LA PRESSE

Création de 2 cinémathèques arméniennes du film d'Enseignement

L'Ecole Ferrahian, de Encino et l'Ecole Alex Manoogian, de Détroit ont eu chacun 50 films offerts par Michael Hagopian, Président des Productions Atlantis. Grâce à ces dons, ont été créées les 2 premières « bibliothèques » arméniennes du Film d'Enseignement. Elles seront à la disposition de toutes les écoles, institutions culturelles et églises arméniennes, sans distinction de parti politique ou de tendance religieuse.

On considère les Productions Atlantis comme la meilleure Compagnie cinématographique du documentaire d'enseignement, aux Etats-Unis. Ses films ont obtenu 150 récompenses à divers festivals du film dans le monde entier.

« Mon but, dit Michael Hagopian, est de fonder des bibliothèques de films documentaires dans toutes les communautés arméniennes de la Diaspora, partout où il existe des écoles arméniennes à plein temps. Je souhaite que la nouvelle génération prenne conscience du pouvoir du film et de son utilisation potentielle dans la poursuite de la cause arménienne ».

Si cette expérience se révèle positive, de telles « bibliothèques » seront installées partout aux Etats-Unis, ainsi qu'en Europe, en Inde, en Amérique du Sud et jusqu'en Australie.

ASBAREZ

26 octobre 1976

L'Association des anciens combattants arméniens de l'armée française

CARTE D'IDENTITE

Nom : Association des anciens combattants arméniens de l'armée française.

Date de naissance : 1946.

Adresse : 2, place aux Herbes, Grenoble.

Signes particuliers : Président M. Charles Marandjian, 55 membres. Tél. : 54.49.38.

Depuis sa fondation en 1946, l'Association des anciens combattants arméniens de l'armée française, est présidée par M.-Garabed Marandjian, dit Charles.

Dès 1946 l'Association s'est fixée pour principal but de regrouper tous les ressortissants d'origine arménienne ayant servi sous le drapeau tricolore en 1914/18 en 1939/45 en Indochine ou en Algérie.

De façon à resserrer les liens entre les adhérents et leur famille, et de créer une véritable solidarité entre ses membres, l'Association organise diverses manifestations, telles que banquet ou fête champêtre.

Elle intervient également auprès des Pouvoirs Publics pour aider aux démarches officielles qui peuvent être entreprises par ses membres.

En ce qui concerne les manifestations du souvenir, les anciens combattants arméniens sont présents avec leur drapeau à chacune d'elle.

Pour ce qui est de l'avenir, le président Marandjian espère grossir les rangs de l'Association par de nouvelles adhésions d'anciens combattants arméniens qui ne se sont pas encore manifestés.

Ainsi l'Association aura toutes possibilités pour fixer des objectifs à plus long terme.

« Dauphiné Libéré »
du 13 novembre 1976

Le cinéma de la pénurie

Pour Frank Cassenti, il s'agissait de porter à la connaissance des jeunes générations des faits de résistance à l'occupation nazie qu'elles ont toutes les chances d'ignorer, mais aussi de donner une image de cette lutte qui ne soit pas celle, figée, sacralisée, tout entière inscrite sous le signe du patriotisme et du devoir national qu'on trouve dans les manuels d'histoire. Ce que « L'affiche rouge » met en lumière, c'est que les actes de résistance étaient des actes de subversion, qu'ils n'étaient pas seulement destinés à travailler à la défaite d'un ennemi « héréditaire » localisé dans le temps et l'espace, mais qu'ils participaient également d'un combat plus universel, celui de la résistance à l'oppression quelle qu'elle soit, celui de la liberté, celui d'un avenir révolutionnaire. En choisissant de centrer son film sur l'arrestation et l'exécution, en février 1944, des « terroristes » du groupe Manouchian, Frank Cassenti visait juste. Ces événements ne sont pas présents dans toutes les mémoires, en dépit de la célébrité du poème d'Aragon que Léo Ferré mit en musique il y a une quinzaine d'années et qui est (entre autres) une transposition lyrique de la lettre-testament adressé par Missak Manouchian à sa femme. De plus, les nationalités diverses des hommes du groupe (« Vingt-trois étrangers et nos frères pourtant... »), leur appartenance à des organisations d'extrême-gauche sont tout à fait propres à rappeler aux générations abusées par les mythologies officielles quels étaient les mobiles profonds d'un grand nombre de résistants qu'on rejette aujourd'hui dans l'anonymat des héros et dont l'idéal, l'individualité, le nom, s'effacent sous les fleurs et les couronnes.

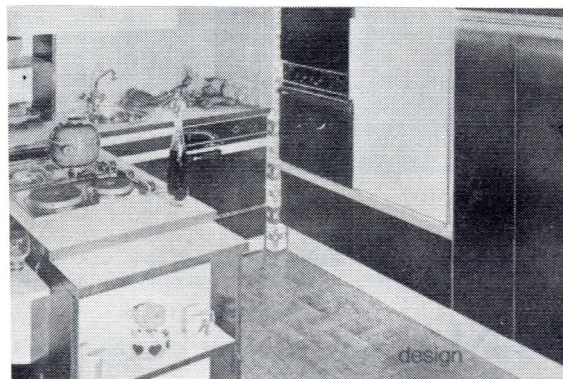
On le devine, « L'affiche rouge » n'est pas un film histori-

que et Cassenti n'a pas eu un seul instant l'idée de se lancer dans une « reconstitution ». L'eût-il voulu qu'il n'en avait pas les moyens matériels. Et puis, son propos est ailleurs. « L'affiche rouge » s'acharne à montrer que la résistance n'est pas enfermée entre les pages poussiéreuses de quelque livre, que des hommes et des femmes jeunes encore l'ont vécue et qu'on peut les rencontrer, leur parler, partager avec eux la joie des fêtes fraternelles, que les raisons de leur combat sont les raisons de se battre qu'on peut avoir aujourd'hui. Tout cela ne va pas, malheureusement, sans naïvetés ni maladresses. Si Frank Cassenti a raison de ne reconstituer les événements passés qu'à travers la transposition avouée de la représentation théâtrale (les jeunes gens du film sont des comédiens qui montent un spectacle sur le groupe Manouchian), s'il réussit à plusieurs reprises à s'évader du cadre théâtral pour aborder la reconstitution cinématographique classique (l'attentat, les interrogatoires, les heures qui précèdent l'exécution sont vus selon l'optique du récit traditionnel dans le but, sans doute, de traduire la ferveur des jeunes comédiens et leur totale identification idéologique aux héros qu'ils interprètent), il échoue lorsqu'il s'efforce de créer le climat exaltant de cette fête fraternelle où les parents des victimes du nazisme, les anciens résistants et les jeunes gens qui ont choisi pour tâche de perpétuer la mémoire de leur lutte se réunissent autour d'un buffet campagnard dressé dans les cours de la Cartoucherie de Vincennes. Là, ce qui devait être émouvant et nous soulever de terre ne parvient qu'à être tristement artificiel, contraint, emprunté, curieusement guindé. La raison de ce ratage n'est pas mystérieuse : on ne peut pas mener à bien un tel projet en trois semaines de tournage, avec des copains venus donner un coup de main pour faire la foule. « L'affiche rouge » est un film estimable.

FABRIQUE DE MEUBLES LAURENT

7 MEDAILLE D'OR DE LEUR FABRICATION

PROPRIETAIRE EUKSUZIAN



2^e AVENUE N° 42 -

OUVERT LE DIMANCHE

Z. I. DE VITROLLES

passionnant à bien des égards, mais il souffre tragiquement de son manque de moyens. Par-tout, on vous dira que c'est un film absolument admirable, sans émettre la moindre réserve, j'en mettrais ma main au feu. Parce que son sujet com-mande le respect et parce que c'est un film politiquement en-gagé. Mais ce n'est pas un ser-vice à rendre au jeune cinéma français d'encenser systématiquement tout ce qu'il arrive à produire à si grand-peine, d'en-gager le public à se rendre sans hésiter à ces prétendus chefs-d'œuvre absolus dont on se garde bien de dire qu'ils sont médiocrement photographiés (le gonflage du 16 en 35 peut être réalisé avec un soin ex-trême et donner de bons résul-tats, il n'en reste pas moins que ce procédé n'est qu'un pis-aller), tournés avec les moyens du bord, dans une humeur bâ-cleuse et dans une improvisa-tion dont il serait fou de croire qu'elle soit fatalement riche d'instantanés de vérité boulever-sants et plus signifiante qu'un travail structuré, mené selon un plan précis. « L'affiche rou-ge » est un film à voir en se disant qu'il est scandaleux que Cassenti n'ait pas eu le budget que nécessitait l'ambition de son entreprise et que c'est un bien triste pays celui où il n'est pas possible de monter correc-tement une « affaire » sur un tel sujet. En se disant aussi que cet état de chose conduit les jeunes réalisateurs au renonce-ment, qu'il les précipite tête baissée dans toutes les facilités et qu'ils finissent (erreur ô combien périlleuse) par penser que le dénuement matériel et intellectuelle de leurs films est le fruit d'une ascèse librement consentie, alors qu'ils sont en fait victimes du mépris de plus en plus écrasant dans lequel on tient le cinéma d'auteurs.

« Charlie Hebdo »
11 novembre 1976

Le 56^e Anniversaire de l'Arménie Soviétique célébré avec éclat au Palais des Congrès

De nombreuses dates jalonnent l'histoire de chaque peuple. Parmi celles-ci, il y en a quelques-unes qui marquent plus précisément une étape importante, un tournant décisif. Des dates que l'on inscrit en lettres capitales dans les mé-moires...

Pour, le peuple arménien, au passé de lumière et de cendres mêlées, le 29 novembre 1920 demeurera à jamais le symbole d'une véritable renaissance.

C'est ce jour-là, en effet, que le comité bolchévique révolutionnaire clandestin d'Erevan appe-lait à nouveau à la révolte popula-ire et demandait l'aide de la 11^e armée rouge qui, sans coup férir, stoppait les armées turques.

L'Arménie se proclamait alors soviétique et engageait immé-diatement une lutte exaltante, opiniâtre pour créer une patrie socialiste. Depuis, cinquante-six ans se sont écoulés et au-jourd'hui chacun peut mesurer le chemin parcouru. Chaque homme de progrès peut être fier de cet état moderne et in-dustrialisé, résolument tourné vers l'avenir.

Samedi soir, au Palais des Congrès, c'est ce renouveau que les Marseillais et les Mar-seillais sont venus célébrer avec chaleur et enthousiasme. Placée sous la présidence de l'Association France-U.R.S.S. et sous l'égide d'une dizaine d'or-ganisations démocratiques armé-niennes, cette soirée-anniver-saire connut donc un vif et réel succès.

Tandis qu'à la tribune pre-naient place MM. Kolytchev (Consul général d'U.R.S.S. à Mar-seille), Constantinian (Président du Comité d'organisation du 56^e anniversaire), Henri Carrel (Président délégué de France -

U.R.S.S.), Zamantian (Membre du Comité régional de la J.A.F.) et M. Kelayan (journaliste). M. Mikranian, avant de lire l'appel commun des organisations, de-vait souligner qu'il s'agissait de fêter l'Armée Soviétique, « plus que jamais garante et porteuse de nos espérances ».

Dans la salle, on notait la présence de personnalités, parmi lesquelles on reconnaissait MM. Biaggini (Conseiller gé-néral, Secrétaire de la Fédération du P.C.F.), le pasteur Helvad-jian, Monseigneur Vartanian (Vicaire général des Arméniens du Midi de la France) et une délégation du Mouvement de la Jeunesse Communiste conduite par Rudy Vigier et Régine Mes-sikian.

M. Carrel, après avoir rappelé que la vocation de France-U.R.S.S. est « de mieux faire connaître la réalité soviétique » déclarait :

« Ce n'est pas trahir l'Histoire que de dire que le souffle de la révolution d'Octobre a rendu possible la renaissance armé-nienne ».

M. Kolytchev mettait ensuite l'accent sur les succès rem-portés par cette République « qui édifie aux côtés des peuples d'Union Soviétique son avenir dans les meilleures condi-tions ».

Paix, coexistence pacifique et amitié entre les peuples fu-rent autant de thèmes sur les-quels le consul insistait parti-culièrement tout au long de son propos.

M. Zamantian, de son côté, intervenait pour dire combien « les résultats sont significatifs et révélateurs d'un développe-ment sans précédent dans tous les domaines ; le monde entier connaît désormais notre mère patrie ».

« Je crois qu'il y a un mira-cle aujourd'hui : l'Arménie existe et cette Arménie là, je l'ai rencontrée », affirmait alors M. Kelayan, ajoutant : « Notre peuple n'en a pas fini de vivre et d'espérer ».

Parlant de ce pays « qui compte dans ses rangs des sa-vants qui ont pris une part pré-pondérante à la conquête de l'espace », se référant constam-ment à son Histoire, il concluait en ces termes : « A nous tous à l'aider à aller plus loin en-core ».

La deuxième partie essentiel-lement artistique, avec l'ensem-ble instrumental et vocal « Sas-soun » de la J.A.F., et la pro-jection d'un film des studios d'Erevan, suscitait un grand en-gouement. Elle clôturait ce ren-dez-vous avec la réalité armé-nienne, témoignage vivant de la dynamique du socialisme.

« La Marseillaise »
Mercredi 8 décem-bre 1976

L'Union des Cinéastes aurait demandé la grace de Serge Paradjanov

Le sort du célèbre cinéaste soviétique Serge Paradjanov, condamné à cinq ans de déten-tion en 1974 pour « homosexua-lité », continue de préoccuper ses collègues dans le monde et même en U.R.S.S. Ainsi, on apprend à Paris que l'Union des cinéastes soviétiques a fait une démarche au cours de l'été pour demander la grâce de l'auteur des « Chevaux de feu ». Celui-ci était arrivé, en effet, à la moitié de sa peine (il avait été arrêté en décembre 1973) et l'usage veut que des remises de peine soient souvent décidées à ce stade. En fait, cette dé-marche n'a pas été suivie d'ef-fet et le cinéaste continue d'être interné dans un camp à régime sévère de la région de Dniepropetrovsk, mêlé à des condamnés de droit commun qui, selon ses amis, le maltraitent.

« Le Monde »
du 2 novembre 1976



bulletin d'abonnement

Je désire recevoir 10 numéro d'Arménia
pendant un an pour 50 francs

à découper
et à retourner
à ARMENIA

2, place de Gueydan
13120 Gardanne

Nom Prénom
Adresse

Ci-joint mon règlement, soit 50 francs, par chèque
bancaire ou chèque postal à l'ordre d'Arménia.

Abonnement de soutien : 100 Francs ; membre sympathisant : 200 Francs et plus
Membre bienfaiteur : 1.000 Francs et plus

SPORTS

FOOTBALL EN PROVENCE

U.G.A. ARDZIV

Parcours moyen en ce mois de novembre pour l'U.G.A. Ardziv en championnat de Promotion d'Honneur « A » ; en effet, les résultats de ses 3 rencontres se sont soldés par une victoire, une défaite et un match nul.

Le 14 novembre, l'U.G.A. accueillait le F. C. Gap au stade Sénafra. Après un premier quart d'heure laborieux où l'U.G.A. était dans ses « petits souliers », notamment à la 15^e minute où Boghossian était suppléé par la transversale, les locaux prirent le match en main. Les Arméniens occupèrent le camp gapençais grâce à une meilleure circulation du ballon, c'est ainsi qu'à la 20^e minute Toudayan expédiait un « bolide » que le gardien adverse repoussait faiblement sur Rossi qui n'avait aucune peine à ouvrir le score. Le même scénario se reproduisit à la 40^e minute : sur corner, Rossi reprenait de

la tête, le renvoi de la défense visiteuse trouvait Toudayan qui aussitôt tirait et marquait.

Malgré une action très dangereuse des Gapençais à la 55^e minute et quelques occasions tranchantes des Arméniens, le score de 2 à 0 en faveur de l'U.G.A. restait inchangé pendant la deuxième mi-temps. Notons que « les aiglons » ne forcèrent pas leur talent pour préserver le gain de ce match.

Le déplacement à Septèmes-Vallons n'était pas périlleux au dire des supporters arméniens car l'U.G.A. a toujours fourni de bons matches à l'extérieur depuis le début de la saison et leurs hôtes n'ont pu gagner qu'un seul match cette année. Pourtant ne fallait-il pas se méfier d'un sursaut septèmesois ? L'U.G.A. aborda le match mi-figue mi-raisin, ne sachant pas s'il fallait forcer en début de partie et prendre l'avantage ou défendre et laisser l'adversaire se découvrir pour mieux frapper. N'empêche que Septèmes ouvrit le score et ne laissa plus aucune initiative aux Arméniens et le score final de 3 à 0 en défaveur de l'U.G.A. constitue sa plus lourde défaite de la saison, ce qui était de mauvaise augure une semaine avant la visite de l'E. S. Miloise actuel leader du championnat.

Ce match disputé devant des banquettes presque vides, fut décevant car on attendait une bonne prestation de l'U.G.A. face à une équipe qui tient la tête depuis plus d'un mois. Les deux formations en présence jouèrent surtout la prudence ce qui valut aux supporters présents une partie d'un niveau très moyen. Notons en première mi-temps une occasion pour

Les Milles à la 20^e minute et un tir de Dermesropian à la 42^e minute : c'est somme toute très insuffisant. La deuxième mi-temps fut identique à la première : Yandian suppléant son gardien battu à la 65^e, et une tête de Toudayan (70^e) qui passe de peu à côté.

La fin fut sifflée sur le score de 0 à 0 : nul équitable mais qu'il faut oublier bien vite.

Après 8 rencontres, l'U.G.A. avec 3 victoires, 2 nuls, 3 défaites occupe avec 16 points la 4^e place à 4 points du leader Les Milles.

J.S.A. SAINT-ANTOINE

La J.S.A. Saint-Antoine aurait pu occuper le fauteuil de leader du groupe II de Promotion d'Honneur « B » à la fin novembre si elle n'avait pas fait un faux pas sur son terrain, face à Saint-Marcel.

Le 11 novembre, le C. A. Gombertois était l'hôte de la J.S.A., ce match en retard du 12 septembre était important pour les 2 clubs, car l'équipe victorieuse « recollerait » avec le peloton de tête.

Le début du match fut très plaisant, on sentait au sein de chaque équipe le désir de s'imposer. A la 20^e minute, Terzian était obligé d'effectuer un magnifique arrêt pour préserver sa cage ; les Gombertois dominaient leur vis-à-vis qui grâce à son milieu de terrain : Torosian, Asdiguian R., Kouyoudjian colmatait les brèches et permettait à la J.S.A. d'atteindre le repos sur un score vierge. La J.S.A. forçait l'allure en début de 2^e mi-temps et à la 56^e minute Elmassian exécuta face au but visiteur un retourné spectaculaire qui lui valut un coup franc alors qu'il aurait pu,

sans se compliquer la tâche, loger la balle au fond des filets. Un peu plus tard à la 62^e minute Idjik, servi par Elmassian, adressa une bonne balle à Fantauzzo qui, avec beaucoup de sang froid, inscrivait le seul but du match. Malgré un dernier quart d'heure pénible pour la J.S.A. (et pour les supporters), qui avait à soutenir le rush de Château-Gombert, le score de 1 à 0 pour les Arméniens restait acquis.

Est-ce la fatigue du match contre le C. A. Gombertois ? Est-ce l'excès de confiance des joueurs ? Toujours est-il que la J.S.A. a manqué le coche face à Saint-Marcel au stade de La Martine une semaine plus tard.

On vit une première mi-temps où le réalisme des visiteurs prévalut sur la hargne et le manque d'organisation des locaux, le score à la mi-temps était de 2 à 0 pour Saint-Marcel et il n'y avait pas à crier au scandale. En deuxième mi-temps la J.S.A. retrouva son jeu, et grâce à une bonne occupation du terrain et une circulation satisfaisante du ballon, elle se créa de bonnes occasions de buts, mais malheureusement ce ne fut qu'à une seule reprise que l'excellent goal adverse Zurro ramassa la balle au fond de ses filets. C'est donc sur le score de 2 à 1 que s'inclina la J.S.A. pour la première fois de la saison à domicile.

Le déplacement à Vitrolles, deuxième du classement, était très périlleux, pourtant la J.S.A. a failli empocher le gain du match. La première mi-temps fut équilibrée, les deux équipes se créant tour à tour de bonnes occasions de buts sans pour autant les concrétiser. Les lo-

zanetti

sa.



LOCATION ET VENTE MATERIELS T.P. ET INDUSTRIE

DISTRIBUTEUR POUR LE SUD-EST " ERGE "

● Bungalow à usage dortoir, bureau, vestiaire, sanitaire et réfectoire ● Roulotte de chantier ● Bâtiment préfabriqué pour bureau, salle de conférences ● Hangar métallique toutes portées, hauteurs et surfaces. Destination : stockage, atelier.

(Devis gratuit sur demande)

MATERIEL POUR L'ARTISAN ET LE PARTICULIER

● Bétonnière 130, 190 et 250 litres ● Abri de chantier ou de jardin ● Echafaudage de façade ou d'étalement ● Moto-brouette.

Chemin départemental n° 2 - Ancienne route d'Aubagne - Saint-Menet
13011 MARSEILLE - Tél. : (91) **43.90.01**

AGENCES :

Route d'Arles - "La Plaine Ronde" - 13270 FOS-SUR-MER - Tél. : 05.00.78
Aire de Tricastin - 26700 PIERRELATTE

caux haussèrent le ton en début de deuxième période mais Elmassian grâce à une faute du goal local ouvrait le score à la 65^e minute. Ce but désorganisa quelque peu Vitrolles, mais les locaux repriront le match en main et à un quart d'heure de la fin, un coup franc sur faute de Bianchi permettait à Vitrolles d'égaliser par l'intermédiaire de Colombani. La J.S.A. se replia sur ses buts en fin de partie et put préserver le nul 1 à 1.

La venue de Saint-Martin-de-Crau le 28 novembre était attendue car l'an passé la J.S.A. avait perdu au Stade Lamartine contre cette formation par 3 à 2. Mais Saint-Martin ne « marche » plus tout à fait comme l'an dernier car il n'a pas encore gagné un seul match cette saison. La J.S.A. occupa, dès le coup d'envoi le camp adverse et dès la 12^e minute Mahserdjian ouvrait le score. Deux minutes plus tard un défenseur adverse détournait le ballon dans sa cage et aggravait le score. La J.S.A. dominait copieusement les débats face à des visiteurs qui n'inquiétaient que très rarement le portier arménien, malgré ce pressing le repos intervenait sur le score de 2 à 0. Dès la reprise Mar alertait le grand Chareyre qui augmentait la marque, la J.S.A. jouait alors décontracté et très bien de surcroît. Ainsi à la 67^e minute, Elmassian lançait Mar qui marquait le plus beau but du match, le score devait encore s'alourdir par Kouyou-

jian à la 82^e minute. Le résultat 5 à 0 pour la J.S.A. est à mettre à l'actif de toute l'équipe qui a fourni sa plus belle prestation depuis le début de la présente saison.

Après 8 matches, la J.S.A. Saint-Antoine avec 18 points pour 4 victoires, 2 nuls, 2 défaites occupe la 4^e place à 1 point des 3 leaders : La Ciotat, Vitrolles, Montredon.

Christian MANOUKIAN

BOULES

MM. Claude Calenzo, René Lucchesi, Serge Rouvière après avoir été champions de France en 1975 (ce qui leur a permis

de disputer les championnats du monde cette année), sont devenus Champions du Monde 1976 de Pétaque à Monaco au mois d'octobre en battant Monaco par 15 à 6 en finale.

Cette consécration a ainsi compensé la dépense d'énergie fournie par leur Président pour que le groupe accède au sommet international du sport bouliste ; ce sport demandant à ce niveau des capacités naturelles d'adresse, une condition physique et nerveuse à toute épreuve et aussi un encouragement moral qui sert énormément dans les situations délicates.

Le responsable du groupe des joueurs, en la personne de leur président Artakin Hagopian membre du Conseil d'administration du journal Arménia, n'a pas

manqué un seul instant à sa mission d'organisateur et d'animateur du club ; il a d'ailleurs reçu un hommage bien mérité lors de la réception organisée sous le patronage de la Maison Ricard et en présence de la Fédération Nationale et Internationale de Boule d'une part et de la municipalité de Septèmes représentée notamment par M. le Maire d'autre part.

Au côté de M. Artakin Hagopian, président comblé, signalons la présence de M. Jean Berberian, Vice-Président de la Boule Septémoise.

Un grand bravo aux joueurs et dirigeants de la « Boule Septémoise » qui a inscrit ses lettres de noblesse au sein du sport bouliste grâce à cette magnifique et retentissante victoire.

Christian MANOUKIAN

Les deux naïfs.

Jean. — Bonjour !

Jacques. — Bonjour !

Jean. — Tu as en mains « Haïastan » d'octobre ? Qu'en penses-tu ?

Jacques. — Il est agréable à regarder dans sa nouvelle présentation. Je voudrais que notre confrère « Notre Voix » puisse en faire autant, car toute amélioration apportée à l'un des maillons de notre Communauté nous réjouit.

Jean. — Tu es d'humeur optimiste, aujourd'hui. L'as-tu feuilleté ?

Jacques. — Pas entièrement. Je lisais l'interview d'Ara Yérévanian, député arménien du Liban, qui aborde le problème des réfugiés de ce pays. Bien qu'absolument contre l'exode de ses compatriotes, comme l'est d'ailleurs notre Catholicos Vasken 1^{er} avec l'unanimité des Arméniens, il donne son opinion personnelle : « ...il ne faut pas non plus mettre à l'index, excommunier l'Arménien qui quitte le Liban. Un Arménien qui fuit le Liban rejoint toujours une autre communauté et n'est pas perdu pour nous, à condition toutefois qu'on ne le rejette pas systématiquement. Je suis absolument contre l'exode, mais il faut rester humain ».

C'est bien en pensant, comme lui, qu'il ne faut pas refuser à examiner les cas particuliers de ceux qui ont déjà quitté le Liban qu'Arménia a publié, dans son numéro de septembre, la liste des postes de premier accueil.

Il est réconfortant de rencontrer

parfois, chez ceux qui nous dirigent, des esprits lucides et humains au milieu de gens bornés que des œillères empêchent de voir la réalité.

Jean. — A ce sujet, tu vas être servi, quelques pages plus loin, en lisant H.K. donnant le point de vue d'« Haïastan » dans son libellé : « Encore de l'émigration ».

Jacques. —

Jean. — Ça ne regarde qu'« Arménia ». D'ailleurs, il a déjà été attaqué, maintes fois, par les uns et par les autres.

Jacques. — Détrompe-toi. A travers ce journal, on vise tous ceux qui ne se sont pas fourvoyés dans l'une ou l'autre voie, dans l'une ou l'autre organisation militante, car, lorsqu'ils s'expriment avec leur bonne foi de « naïfs », ils gênent le comportement anachronique, en tant qu'Arméniens de la Diaspora, de gens politiquement engagés.

Jean. — Cet article injurieux ne soulève, chez toi, que cette remarque ?

Jacques. — Pour le fond, on ne peut pas mieux répondre que ne le fait Ara Yérévanian lui-même.

Jean. — Mais pour la forme, pour les présomptions diffamatoires dont cet écrit est rempli ?

Jacques. — Leur caractère outrancier ridiculise à lui seul leur auteur et les responsables de « Haïastan » qui, dans sa nouvelle présentation, me paraissait plein de promesses.

Jean. — Est-ce la couleur qui leur a fait tourner la tête ?

spécialités culinaires

Le dessert traditionnel du Jour de l'An ANOUGH ABOUR

INGREDIENTS

250 g de gorgod (blé)

150 g de raisins secs (sans pépins)

150 g de cerneaux de noix

150 g de sucre

Cannelle.

— Faire bouillir le gorgod dans un litre d'eau tout en l'écumant.

— A mi-cuisson, ajouter les raisins secs et le sucre.

— Bien malaxer l'ensemble. La cuisson est terminée quand on obtient un mélange crémeux (ajouter de l'eau en cours de cuisson, si nécessaire).

— Verser dans des assiettes à dessert et laisser refroidir.

— Saupoudrer de cannelle et décorer avec les cerneaux de noix.

VAN

VAN est une ville fort ancienne de la Province Arménienne du Vasbouragan. Elle se situe au Sud-Est du lac du même nom. On l'appelait aussi Vanaberd ou Vanagerd. D'après Moïse de Khoren, célèbre historien du V^e siècle, cette ville fut fondée par Sémiramis la célèbre reine d'Assyrie. En fait, des études plus récentes ont démontré que Van a été construite par le roi d'Ourartou Menoua entre 810 et 871 avant Jésus-Christ presque en même temps qu'Erebouni, ancêtre de la ville d'Érévan, et de nombreux vestiges ourartiens en attestent. Quant à Sémiramis, elle y séjourna et y construisit de nombreux monuments qu'on retrouve actuellement. D'où le nom de Chamiramagerd qu'on a donné également à la ville de Van. De plus il existait un torrent nommé Sémiramis.

Cette ville ayant été détruite, fut reconstruite par le roi Van peu avant l'expédition d'Alexandre le Grand en Asie (334 Avant Jésus-Christ). Au II^e siècle avant notre ère, Vagharchag, premier roi Arsacide d'Arménie, fit relever la ville qui avait été à nouveau détruite. Plus tard, Tigrane le Grand y établit des Juifs qu'il avait emmenés captifs de Judée avec leur grand prêtre Hircan. Ces Juifs y eurent une nombreuse descendance puisqu'au IV^e siècle les Perses qui avaient envahi l'Arménie, détruisirent 18.000 maisons de Juifs. Sans doute faut-il voir là l'origine du sens aigu du commerce attribué par les Arméniens eux-mêmes aux Vanetsi ou habitants de Van.

Cette ville fut, d'abord possédée par les Princes de la famille de Rechdouni puis par les Ardzrouni. Van passa ensuite entre les mains de Byzance au XI^e siècle puis aux mains des Turcs Seldjoukides qui déferlaient de leur Asie natale et en 1932 Tamerlan égal à lui-même y fit un grand carnage.

On ne peut dissocier de Van, l'île d'Aghtamar et de nombreuses localités sièges d'une vie monastique et intellectuelle importante. Nous ne ferons que citer Nouk avec Grégoire de Nouk qui vient d'ailleurs à Aghtamar, Vostan, Moks.

Tathée, l'un des fondateurs du Christianisme en Arménie, fut martyrisé dans cette région et il existe un monastère appelé Saint Tathée ou Dathew.

Krikor Dathevatsi qui y vint au XIV^e siècle, est considéré comme étant l'un des grands théologiens de l'Eglise Arménienne.

Le monastère de Varag, à l'Est de Van, construit sur l'emplacement du martyr de Sainte Hiripsimé qui fut tuée pour la religion chrétienne sous le règne du roi Tiridate, fut la demeure d'un archevêque au XVIII^e siècle. Et de même qu'on ne peut dissocier Etchmiadzin d'Érévan, on ne peut dissocier Van d'Aghtamar.

L'île d'Aghtamar sur le lac de Van, possède un monastère bâti en 653 ; véritable joyau de l'architecture arménienne et siège d'une ville religieuse et intellectuelle très active.

En 921, Aghtamar est le siège d'un Archevêché puis d'un Catholicosat jusqu'en 1859 où Aghtamar est rattachée au Patriarcat de Constantinople.

Quelques dates :

En 927, en raison de l'invasion arabe, le Catholicosat est transféré de Dwin à Aghtamar.

En 1113, l'Evêque David se proclame catholicos de tous les Arméniens et suit à ce moment-là la doctrine de l'Eglise grecque.

En 1917, Aghtamar ne renferme plus d'Arméniens.

LITTÉRATURE

HOVHANNES CHIRAZ

(né en 1914)

NOUS avons trouvé ce délicat poème, traduit par Léon Mardirossian, dans le numéro spécial consacré à la littérature arménienne, d' "Œuvres et Opinions", mars 1969. Il serait impensable de parler d'Hovannès Chiraz, ce grand poète contemporain, en se référant uniquement à ce court passage.

Mais, à sa lecture, des réminiscences de poèmes précieux ou de la Pléiade ont surgi dans notre mémoire, nous surprenant agréablement.

Désireux de permettre, à nos lecteurs, d'y puiser à leur tour, les mêmes joies artistiques que nous-mêmes, nous le publions, sans l'étude de l'œuvre de son auteur. Sa beauté est indéniable.

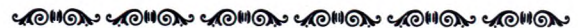
Il ne suffirait pas d'être poète, mais Hovannès Chiraz lui-même, pour expliquer le ravissement profond qui s'empare de nous à la lecture de ce petit poème dont chaque mot est une invitation à la rêverie.

Tout est poésie pure qui s'adresse à nos sens.

En faisant jaillir un éclair de génie dans l'inspiration du poète, sa muse prestigieuse a libéré, l'espace de

ces quelques lignes, les élans de sensibilité cristallisés dans le cœur de Chiraz, et reflétés par le lyrisme, à la fois simple et précieux, naturel et élégant de son langage.

Dans un prochain numéro d'Arménia, nous irons plus avant dans la connaissance d'Hovannès Chiraz.



*A ne pas lire les poètes,
On oublie tout de la rose, de la rosée,
On croit que la rosée est un baiser de brumes
Mais la rosée n'est que larmes du cœur
Aux fleurs souffrantes de nos peines.
On oublie tout du monde, des hommes
Et nos yeux ne voient qu'ombres
Pourtant la fleur attend l'abeille blonde,
Confiante, heureuse, épanouie,
Et pour noyer l'amertume du monde,
Elle s'ouvre en son calice d'un vaste bonheur.*



DANS l'histoire tragique de notre peuple, la date du 29 novembre 1920 fixera son empreinte sur la première page d'une ère nouvelle des grandes espérances.

En devenant ce jour-là membre de l'Union des Républiques Socialistes, la République d'Arménie a assuré à son peuple une vie de sécurité et de progrès.

Samedi 4 décembre, au Palais des Congrès, la communauté était invitée à célébrer le 56^e anniversaire de la République d'Arménie sous le thème « Fête de la Renaissance Nationale ».

A la tribune, MM. Kolytchev, Consul général d'U.R.S.S. à Marseille, a développé les qualités, les progrès et le succès de la République d'Arménie parmi les autres Républiques, et souhaité l'amitié entre les peuples ; H. Carrel (Association France - URSS) pense que la Révolution d'Octobre a permis la renaissance arménienne ; F. Zamantian (JAF), dans une allocution en arménien, nous a confirmé l'existence d'un attachement solide de notre jeunesse à la défense de notre culture et de notre langue maternelle ; Kehayan, journaliste, rédacteur en chef de la « Vie Mutualiste », dans son allocution ci-dessous, a développé le « Miracle Arménien ».

La deuxième partie (artistique) débutait avec l'orchestre Sassoun, chants et instruments du folklore arménien.

La flûte rustique du berger, a bien montré qu'il n'était ni nécessaire, ni indispensable d'avoir une traversière chromée et étincelante avec premier grand prix de grand conservatoire pour appeler les hommes de la vallée à écouter un cœur débordant de joies et de peines. Tous les éléments de la troupe Sassoun ont joué et chanté avec leurs cœurs.

Pour terminer, un film couleur des studios d'Érévan (arménien, sous-titres français), nous a entraîné dans les péripéties de la vie d'un célibataire endurci, fonctionnaire aux archives nationales, lassé des dossiers froids et inhumains, se laisse fléchir par les sentiments et succombe sous la flèche de Cupidon qui ne connaît pas d'âge.

Excellente mise en scène, très réaliste.

Acteurs très naturels dans l'action ; photos et prises de vues remarquables. Bravo.

56^e ANNIVERSAIRE DE LA R. S. S. D'ARMÉNIE

Siréli Haïrénaquitsner,
Mesdames, Mesdemoiselles,
Messieurs,

Notre présence ici ce soir prouve que jamais aucun peuple n'a renié ses bâtisseurs de cathédrale. A plus forte raison les peuples déchirés qui n'ont pour seul recours que le souvenir de la pierre profonde.

Nous célébrons aujourd'hui le 56^e anniversaire de la République Socialiste Soviétique d'Arménie, de ce 29 novembre 1920 qui a vu le destin tragique d'une terre tragique se muer en espoir. Cet espoir d'être enfin englobé dans un souffle de l'histoire allant dans le sens du progrès, de la pérennité, de l'éclosion.

56 ans : un grain de sable dans cet océan de rocaïlle et de larmes millénaires, mais une période qui a compté au centuple car le monde attend plus — infiniment plus — d'une République Socialiste que d'un empire décadent ou d'un royaume déchiré d'intrigues de palais.

Infiniment plus : ce qui signifie que l'opinion, devant les situations optimales, a tendance à se radica-

liser. Tout est blanc ou tout est noir. Au discours optimiste et enthousiaste, succède la plainte pessimiste et désespérée. Et les années passent. Années qui prennent la densité de siècles, où les succès prennent valeur de symbole et les failles indispensables à tout développement historique impétueux allure de catastrophes irréversibles.

Je crois qu'il y a un miracle aujourd'hui, explicable, vivant, peu controversé : un miracle qui se résume en une formule : **l'Arménie existe.**

J'ajouterai : l'Arménie existe et je l'ai rencontrée. Avec ses craintes, ses espoirs, ses succès, sa fragilité. Son existence qui prouve que la guerre froide était une hérésie, que la paix durable, enfin retrouvée peut permettre aux peuples de donner toute leur mesure.

Et si nous sommes ici ce soir, réunis au-delà des divergences idéologiques, politiques ou religieuses, c'est que nous avons l'infinie sensation que notre peuple de racines et de pierres n'en a pas fini de vivre et d'espérer, de pérenniser des traditions que l'on

croyait immortelles mais qui ont failli sombrer dans les abîmes de l'oubli.

Respirons enfin un peu : rien n'est plus tout noir, rien n'est plus tout blanc. On peut enfin parler avec la sérénité que confère l'histoire de l'épopée de David Sassoun, du Vartanank ou de Tigran Le Grand.

Je disais que j'ai rencontré l'Arménie et fort heureusement, je ne suis pas le seul. On le sait maintenant, les Ratchakar sont bien là, la littérature traditionnelle populaire et patriotique est imprimée : Movses Khorenatzi n'a pas sombré dans l'oubli, de même que Grigor Naregatsi dont le livre des lamentations reste l'un des moments classiques de la littérature moderne de tous les temps.

Le lac Sevan ramène quotidiennement sa cohorte de pêcheurs qui reviennent les barques chargées d'Ichran et de truites.

A 5 h du soir, les usines de textile, de caoutchouc, les combinats automobiles et les distilleries déversent leurs milliers de travailleurs après une journée de labeur. C'est que nous sommes mainte-

nant dans un pays résolument tourné vers l'industrialisation, la technique et la culture et cela, sans renier ses racines paysannes.

Le pays d'un petit peuple par son nombre, bien qu'il se soit taillé une notoriété indiscutable dans l'immense Union Soviétique, un pays qui compte des savants à l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., un pays qui a pris une part prépondérante dans la conquête de l'espace.

Mais peut-être allez-vous penser que je verse dans un lyrisme qui s'apparente à un quelconque nationalisme. Ce serait facile et notre peuple en a une longue pratique.

Je voudrais ce soir rejeter tout chauvinisme et toute grandiloquence et pour cela me rappeler qu'hier encore la terre a tremblé en Anatolie. **Cette terre nôtre que l'histoire nous a ravie.** Je parle en mon nom personnel mais, jamais au grand jamais, je n'assimilerai un gouvernement turc coupable de froid génocide et un peuple turc encore placé sous un **joug moyenâgeux et capable du pire pour une bouchée de pain.**

Soyons généreux et responsables, pleurons les morts de Van car nous devons, les uns, les autres, démontrer que nous avons une revanche de dignité et de grandeur à prendre sur l'histoire.

Une revanche qui nous incite à voir plus loin que l'horizon, qui nous incite à lutter obstinément pour que l'humanisme triomphe enfin. Si je pleure les morts d'Anatolie, c'est parce que je me sens le direct descendant de Manouchian qui a su, dans un moment si pénible pour la France, prendre le parti de la dignité, du courage et de l'internationalisme au sens le

plus noble du terme. **Et pour être internationaliste — chacun le sait — il faut d'abord avoir une patrie.**

Sommes-nous capables d'être ses descendants ? **Sommes-nous capables de perpétuer les traditions révolutionnaires de nos ancêtres ? Sommes-nous capables de prendre suffisamment de recul pour aller au-delà de l'apparence et de nous unir enfin... !**

C'est que l'enjeu est de taille pour nous, Français d'origine arménienne, un enjeu de conscience qui nous contraint à voir lucidement l'avenir : l'Arménie existe certes, cette Arménie qui inaugure demain son métro d'Erévan, **mais aussi cette Arménie de diaspora, partagée entre son sentiment national et son appartenance au peuple de pierre** que nous évoquons plus loin.

Aujourd'hui, il n'est que de voir les somptueux trésors du Matenadaran pour se convaincre que malgré le chaos et les oublis de l'histoire, Mesrob Machtots est toujours vivant dans la culture de notre planète. Et aussi nous renforcer dans la conviction que la reconnaissance du **génocide** dont nos ancêtres ont été les victimes, doit être **reconnu** non point tant pour nous ériger en martyres, mais pour que de telles abominations **ne se reproduisent jamais plus.**

Besoin d'être un exemple ? Je ne le pense pas. Nous évoquons tout à l'heure Manouchian et aujourd'hui triomphe sur les écrans français l'Affiche Rouge.

Pas question d'en tirer une quelconque gloire, mais cette réalité vivante nous incite à nous questionner, et pourquoi pas, à nous remettre en cause sur ce que l'on pourrait qualifier : notre double nationalité.

Ma génération est-elle arménienne ou française ? Question grave s'il en est et qui nous renvoie à l'affirmation de départ : que **jamais aucun peuple n'a renié ses bâtisseurs de cathédrale.**

C'est notre cas de français aux sources arméniennes, c'est le ferment de notre arménicité qui veut qu'à l'image d'autres minorités, diasporas, nous ayons — aussi faiblement que ce soit — enrichi à notre façon les traditions de générosité et d'hospitalité du peuple français.

Et si nous avons à cœur d'avoir nos propres organisations, nos propres associations, de perpétuer notre langue, ce n'est pas pour appauvrir ou se démarquer du pays qui accueille nos pères, mais bien pour marquer notre présence originale dans le grand creuset de la France.

Que nous voilà bien des querelles de clocher et combien prend d'amplitude le combat que nous avons à mener pour que le rayonnement de l'Arménie Soviétique vivante aille de l'avant.

Cela nous donne la responsabilité d'approfondir notre connaissance de ce pays, de ne pas s'en tenir à l'apparence et de mesurer toujours le chemin parcouru.

A des milliers de kilomètres d'ici, enserré entre des montagnes, un peuple a fait un considérable bond en avant grâce à une unité farouche enfin retrouvée : nous avons le devoir de le savoir et de le faire savoir et de ne jamais sombrer dans le fatalisme d'un fait accompli.

L'Arménie existe et vit grâce à son peuple travailleur. A nous tous, par notre union et nos racines démocratiques profondes à l'aider à aller plus loin encore.

Jean KEHAYAN



Jacques
KAYALOFF
raconte...

Un passé inoubliable



L'église arménienne à Moscou.

DES le début du XVII^e siècle il existait à Moscou une ruelle connue comme Armianskii péreoulouk. Les marchands et les artisans venus de Perse ou du Caucase habitaient là (1). En 1747 un négociant riche, L.N. Lazarev, arménien de la Nouvelle Julfa, acheta quelques terrains dans cette ruelle. Son usine était dans la grande banlieue de Moscou et elle fabriquait les soieries et les brocards pour l'impératrice Catherine la Grande (2). En 1781-82 Lazarev construisit une église arménienne dans la cour d'un immeuble (n° 3) dans la même rue. Il créa aussi un fonds pour une école pour les enfants pauvres. Plus tard cette école est devenue le célèbre Lazarevski Institut dlia Vostotchnykh Iazykov (Institut de Lazarev pour les langues orientales) (3).

L'église avait été construite dans le style néo-classique et n'avait rien d'arménien sauf les chants grégoriens exécutés par le chœur de l'église. La bâtisse a survécu à l'incendie lorsque les troupes de Napoléon quittèrent Moscou en 1812. Elle a été démolie en 1938 pour donner place à une école.

Depuis 1901 Arsen Simeonian était attaché à cette église, premièrement comme diacre et plus tard comme prêtre. Energique et présentant bien, Simeonian appartenait à cette classe du clergé qui tenait à préserver la culture arménienne.

Avant la Révolution l'instruction du catéchisme était obligatoire dans les lycées. Pour les étudiants arméniens un prêtre venait une fois par semaine. Simeonian enseignait dans toutes les écoles de Moscou où il y avait des élèves arméniens. Il trouva aussi du temps pour les classes d'arménien à l'Institut. Parmi ses élèves il y avait quelques jeunes qui sont devenus célèbres dans la vie, comme Roman O. Jacobson, créateur des études linguistiques.

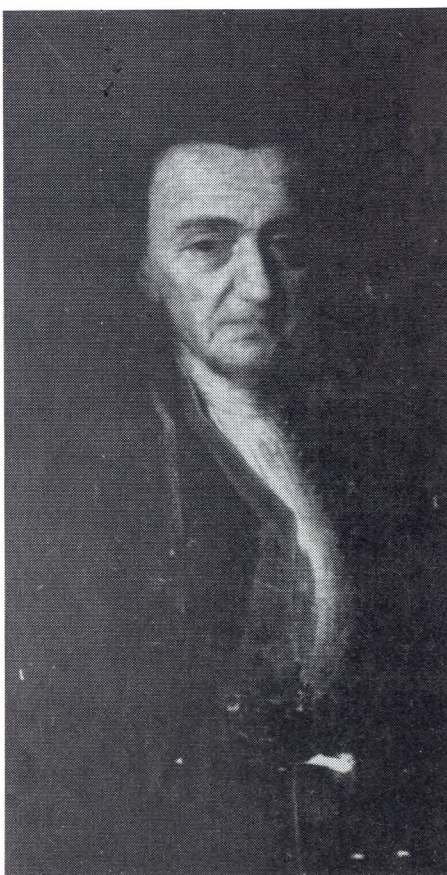
Pendant les années réactionnaires le fameux Pobedonostsev a fermé toutes les écoles arméniennes où l'enseignement ne se faisait pas en russe. Trois séminaires théologiques ont survécu aux ordres du Procureur du Synode dont Pobedonostsev occupait le poste de 1880 à 1905 (4).

Naturellement les enfants arméniens qui n'avaient qu'une vague connaissance de la langue russe ne pouvaient pas concourir avec les autres élèves et ils préféraient entrer dans les séminaires. Les dirigeants de ces séminaires connaissaient les vraies raisons qui guidaient leurs étudiants et tâchaient de leur donner une bonne éducation. Par conséquent ils étaient indulgents quand les élèves montraient peu de zèle dans les questions religieuses (5).

Voulant russifier les minorités le Gouvernement impérial confisqua les avoirs de l'Eglise arménienne en 1903. Cette mesure produisit un tel vacarme que les autorités russes ont dû rendre les biens de l'Eglise et le comte H.H. Vorontsov-Dachkov, connu comme un ami des minorités et pour son point de vue plus libéral, fut nommé vice-roi à Tiflis (= Tbilisi) (6). La possibilité d'un nouveau conflit avec la Turquie a peut être influencé cette décision car les Arméniens de Turquie étaient considérés à Saint-Pétersbourg comme les alliés fidèles de la Russie.



Le portrait de Mme A.A. Lazareff (peint en 1769 par Ivan P. Argunoff, il se trouve maintenant dans la Galerie d'art à Erevan).



Le portrait de son mari L.N. Lazareff (fait par le même peintre; le tableau se trouve dans la Galerie d'Etat à Moscou connue comme le Musée de A.S. Pouchkin).

Après avoir perdu deux guerres successives en 1911-12 avec l'Italie et les Etats balkaniques le Gouvernement turc était considéré par les grandes puissances comme un grand malade. Les Arméniens toujours optimistes croyaient que La Sublime Porte changerait son attitude envers les minorités. Mais les Jeunes Turcs, les nouveaux souverains à Constantinople, s'adaptèrent vite aux nouvelles circonstances et le vieux système fut appliqué avec un machiavélisme inouï. Malgré tous les efforts de cacher ou de justifier l'extermination d'une nation entière, le premier génocide des temps modernes est connu universellement. La seule consolation que les Arméniens pouvaient en avoir c'était que les massacres avaient complètement désorganisé les services médicaux et l'approvisionnement de l'armée ottomane. Les pertes turques ont atteint 250.000, la plupart des askers blessés ou malades n'ayant pas reçu les soins nécessaires dans les hôpitaux militaires (7).

Durant les années 1914-1917 environ 200.000 Arméniens étaient dans l'armée russe qui avait beaucoup de

commandants importants d'origine arménienne (8). Quand la Révolution d'Octobre eut lieu les unités arméniennes, composées des volontaires, étaient les seules à rester sur le front et défendre la Transcaucasie de l'invasion turque.

Une Arménie indépendante depuis mai 1918, abandonnée par ses amis et alliés n'avait pas d'autre moyen de survivre que de joindre l'Union Soviétique. Le 5 décembre 1920, la Onzième Armée Rouge entra à Eri- van (9). Contrairement au traité conclu auparavant tous les officiers furent déportés à Riazan en Russie centrale, à l'exception de 250 que les Soviétiques gardèrent comme techniciens ou conseillers. Le 22 janvier 1921 une proclamation demanda à tous les officiers actuellement en service ou en réserve de se faire enregistrer le matin suivant afin de recevoir une assignation nouvelle. La place où on devait se présenter était par hasard le vieux bâtiment du Parlement. De là ils furent conduits par convoi militaire à Kankers, un faubourg d'Eri- van, où étaient les casernes construites avant 1914. Le matin suivant on

les amena à pied à Akstafa qui était une gare sur la ligne entre Bakou et Tiflis. La distance entre Eri- van et Akstafa est d'environ 180 kilomètres. Personne n'avait des habits chauds pour traverser la région la plus froide du pays. Toutefois l'ancien commandant en chef Foma Ivanovitch Nazarbekoff (= Nazarbekian) qui avait un âge respectable, Moisie Silikoff (son nom parfois figure en arménien Ciligian); et l'ancien ministre de la Guerre Kh. Akhverdov firent ce trajet à pied. D'Akstafa tout le monde (1.500 officiers) continua le voyage en train jusqu'à Riazan, sauf les trois généraux qui furent emprisonnés à Bakou.

Deux accidents peu usuels eurent lieu en route: le général Shelkovnikoff, le fils du héros de la guerre 1877-1878, fut tué par un train de marchandises alors qu'il traversait les voies de chemin de fer; dans les mêmes circonstances, près de Mineralnye Vody le général Ossipov (= Osipian) perdit ses deux jambes. Il décéda dans un hôpital local, quelques jours plus tard (10).

La déportation des meilleurs officiers était un « blessing in disguise » parce que, un mois plus tard, une révolte éclata à Eri- van pendant laquelle des exécutions sommaires eurent lieu. Parmi les victimes fut le fameux partisan Amazasp (11). Les trois officiers qui étaient responsables de la victoire de Sardarabad (le 23 mai 1918) avaient été faits prisonniers quand les forces kemalistes prirent Kars le 30 octobre 1920. Ils ne furent relâchés que quand le Traité de Kars fut ratifié par les Soviétiques, vers la fin de 1921 (12).

Après la messe de dimanche, juste avant le commencement du Grand Carême (en février 1921), deux personnes habillées de pelisses d'aviateurs entrèrent dans la cour de l'église arménienne à Moscou. C'étaient l'aviateur Gulian bien connu pour son évasion de Bulgarie, et son mécanicien. Ils étaient parmi les déportés mais avaient réussi à s'évader de Rostov-sur-Don. Ils mirent Simeonian au courant des événements d'Eri- van et du triste sort des officiers déportés à Riazan. Naturellement les compatriotes des aviateurs prirent soin de les loger et de leur donner des vivres.

Simeonian, alors prêtre, convoqua chez lui tous les Arméniens influents qui se trouvaient à Moscou. La réunion eut lieu mercredi. Simeonian fit part du sort sordide des officiers et demanda de l'aider à sauver ces gens. Un comité de 21 membres fut nommé sous la présidence de Simeo-

nian. Après son élection, Simeonian adressa les paroles suivantes à l'assemblée :

« Tout le monde sait que vous êtes en train de vendre les bijoux de famille pour survivre. Dans ces circonstances il serait inutile de faire la quête. Donnez au comité le droit d'imposer les sommes que chacun des paroissiens sera obligé à souscrire. Si quelqu'un refuse nous l'effacerons de la liste de notre paroisse. »

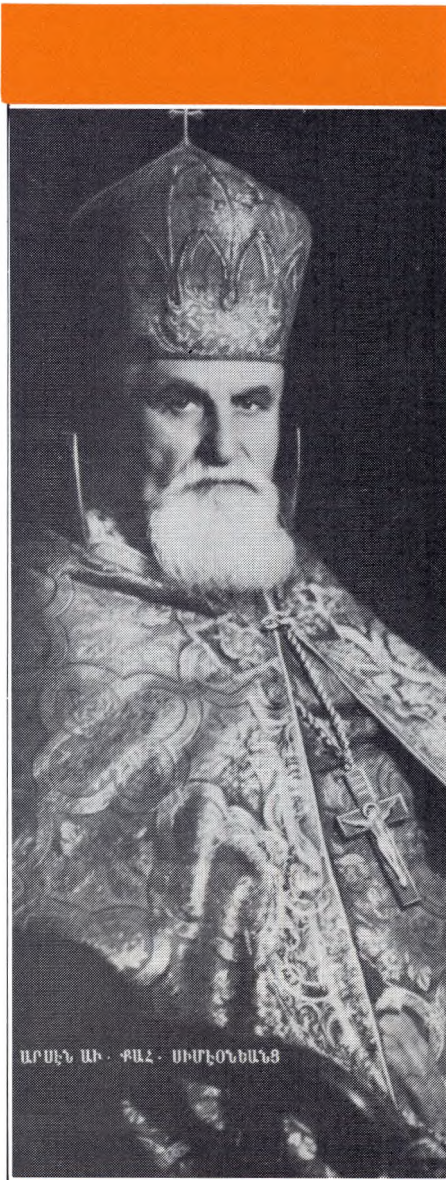
En quelques jours, 8.000.000 de roubles furent collectés. Une personne seulement apporta 25.000 roubles alors que son quota était de 75.000. Quand le comité refusa de les accepter le coupable admis que par leur décision il était enterré vivant.

Du montant ramassé la somme de 2.500.000 roubles fut envoyée à Riazan. Deux jeunes étudiants entreprirent cette dangereuse mission. Simeonian leur donna une petite carte où d'un côté son nom fut marqué en arménien et de l'autre côté il écrit en russe les mots suivants :

« Ne soyez pas découragés car les Arméniens vous aiment sincèrement et gardent un respect pour vous. Vous n'êtes pas oubliés et nous entreprenons tout ce qui est nécessaire pour vous aider. Vous pouvez dépenser ces fonds comme vous le voulez. »

Cela prit des mois pour obtenir le relâchement des officiers. Quand les déportés furent finalement arrivés à Moscou ils racontèrent l'histoire suivante. La police secrète avait appris l'arrivée de l'argent. Elle encercla immédiatement la prison et alla rechercher les fonds. Entre temps les déportés déchirèrent en mille morceaux la petite note de Simeonian et avalèrent les débris. Un des porteurs des fonds, le colonel Stepanian les avait cachés dans sa ceinture. Sa chemise était si sale que personne ne pouvait deviner sa couleur originale. Après qu'un policier eut examiné ses pantalons il ne voulut pas regarder plus loin. L'argent reçu clandestinement fut sauvé. La lettre brève de Simeonian donna du courage et les prisonniers ne pensaient plus au suicide.

Au début du mois de mars 1921 un vieux monsieur vint voir Simeonian. En l'absence de son mari sa femme reçut le visiteur, un marchand juif qui venait d'être relâché de Boutyrki (la prison centrale à Moscou). Il partageait depuis quelque temps son cachot avec trois généraux arméniens qui vraiment mouraient de faim. Il ne connaissait pas leurs noms mais ils avaient l'air de gens cultivés. Les deux qui étaient un peu plus jeunes traitaient avec beaucoup de respect



Arsen Simeonian en 1959.

et d'attachement le plus âgé qui était grand de taille et était encore bel homme.

Cette communication d'un vieil homme sympathique fut transmise au comité, car Simeonian devina immédiatement que les trois devaient être les mêmes qui étaient, avant, gardés à Bakou. En plus de leur envoyer des paquets avec les vivres, le savon et le linge, Simeonian alla voir Saak Mirzoevitch Ter Gabrielian qui vivait dans un appartement de la maison qui appartenait, avant la Révolution, à l'Eglise.

Ter Gabrielian occupait le poste du représentant des trois républiques transcaucasiennes et était officiellement, au moins, le Président de la République arménienne. Bien qu'il fut un communiste ardent, il promit à Simeonian de plaider sa cause avec Derjinski qui était à la tête de la police secrète.

Quelques jours plus tard il informa Simeonian que les trois généraux seraient mis en liberté. Entre temps les prisonniers reçurent quelques paquets de vivres.

Nerses Bagramian, le chef de l'industrie du tabac, avait une voiture à sa disposition. Il la prêta pour aller chercher Nazarbekoff et l'amener chez les Simeonian, car la santé du général était dans un état fragile.

Cela prit deux semaines pour le rendre à l'aise et se détendre dans l'appartement du prêtre. Le professeur Dimitri D. Pletnev (13) vint osculer Nazarbekoff et l'envoya dans la clinique du professeur Rossolimo. Plus tard Nazarbekoff reçut la permission de rentrer à Tiflis. Il traîna encore dix années, aidé par des amis, et décéda le 19 février 1931.

Gamasov a aussi reçu la permission de rejoindre sa fille Valeria qui travaillait à Tiflis. Quant à Akhverdov on lui refusa de rentrer au Caucase et dut aller vivre à Petrograd. Après plusieurs attentats sur les dirigeants communistes, les autorités locales commencèrent à prendre des otages et la plupart de ceux-ci furent fusillés sommairement. Akhverdov était parmi eux.

Bien des années passèrent avant que Simeonian fut déporté en Sibérie où il passa quatre années de résidence forcée. A sa libération en 1930 il ne reçut pas le permis d'habiter Moscou. Comme son fils avait les poumons faibles il habitait en Crimée où le père le rejoignit.

Simeonian est mort dans un hôpital de Boston, Mass., le 17 janvier 1973. Il avait alors 94 ans.

Jacques KAYALOFF.

1. P.-V. Sytvin. *Iz istorii Moskovskikh oulitz* Moscou, 1958. Pp. 263-269.
2. T.A. Selinova. *Ivan Petrovitch Argunoff* (1729-1802). Moscou, 1973. Pp. 63-73.
3. *Sobranie aktov otosioshchikhsia k obozreniu istorii Armianskogo naroda*. Vol. I Moscou, 1838. P. 27. Vol. II Moscou, 1838. Pp. 298-299.
4. H. Pastermadjian. *Histoire de l'Arménie*. Paris, 1964, 2^e édition. Pp. 383 et 387.
5. A.I. Mikoyan. *Dorogoi borby*. Moscou, 1971. Vol. I. Pp. 52-76.
6. Pastermadjian. Op. cit. p. 391.
7. H.M. Sachar. *The Emergence of the Middle East*. New York, 1969. Pp. 112-113.
8. J. Kayaloff. *The Battle of Sardarbad*. The Hague, 1973. P. 73 et n. 11.
9. Ibid. P. 52.
10. Ibid. P. 73. n. 10.
11. S. Atamian. *The Armenian Community*. New York. P. 244.
12. O. Baldwin. *The Questing Beast*. London, 1932. P. 111.
13. Professeur D. Pletnev a été exécuté après le procès des médecins en 1953. Il a été réhabilité après la mort de Staline.

La découverte de cet ensemble a été pour nous une surprise. Nous connaissions déjà le style Addis Armandyan, et nous pouvions nous attendre à quelque chose d'identique. En fait, nous avons vu quelque chose de tout à fait différent.

Les grands orchestre de ce type ont pratiquement disparu sous nos climats et on ne peut que se réjouir qu'ils apparaissent en Arménie. Et si l'on fait abstraction de nos yeux et surtout de nos oreilles blasés, nous avons pu voir et entendre une excellente formation qui peut souffrir la comparaison avec les meilleures grandes formations internationales de ce genre.

De la musique de variétés arméniennes. Au fond, pourquoi pas ? même s'il s'agit d'une musique musclée qui possède un punch certain et qui est parfaitement rodée, sous la conduite de son excellent chef d'orchestre, compositeur de surcroît : Constantin Orbelian, qui fait « swinguer » comme à la plus belle époque des « Bigs - Bands », sous l'influence de sa section rythmique.



L'orchestre.



Bella TARPINIAN

L'orchestre national de variétés d'Arménie

La voix de Tatevik Hovanesian s'intègre d'ailleurs parfaitement à l'orchestre et ses vocalises font penser à E. Fitzgerald et elle en a certainement le poids, même si elle n'en a pas la corpulence, et son style peut encore progresser si elle se met à l'école américaine.

Bella Tarpinian a une très belle voix qui rehausse la mélodie arménienne, et ses vocalises ne sont pas à la portée de tout le monde.

Roupen Mateossian a une belle voix classique qui fait penser à Ohannés Badolian.

Raissa Meguerditchian a une belle voix, ainsi que celle d'Edgar Garabedian, excellente pour les chansons de variétés.

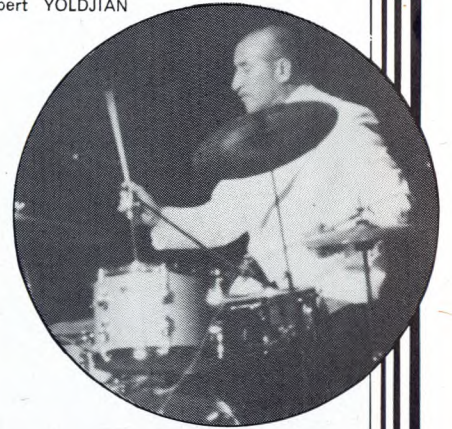
Simon Derian a un type de voix assez mal connu en France, il s'apparente plutôt par la force de sa voix à certains chanteurs anglo-saxons. La chanson d'Aznavor (Je t'attends) a fait plaisir à l'auditoire qui aurait aimé entendre la version arménienne d'« Ils sont tombés ».

Enfin une mention pour le batteur Robert Yolodjian, que l'on peut qualifier d'excellente prestation à la batterie. Bravo « pepe » Yolodjian, le vétéran de l'équipe, qui a rivalisé avec les meilleurs batteurs.

Cet ensemble de valeur internationale a prouvé, s'il en était encore besoin, l'extraordinaire plasticité de la musique arménienne.

Marcel BLANIRDJIAN.

Robert YOLDJIAN



Raissa MEGUERDITCHIAN



Constantin ORBELIAN



Simon DERIAN



Tatevik HOVANESSIAN



Roupen MATEVOSSIAN



Edgar GARABEDIAN

FABRIQUE DE MEUBLES
HAZARIAN

médaille d'or nf meubles 1966/1967/1969



4000 m² d'exposition

OUVERT LE DIMANCHE

ZONE INDUSTRIELLE DE VITROLLES

1ère avenue N° 2
13127, Vitrolles
Tél. 89.27.47

Remise spéciale aux abonnés d'Armenia

Fonds A.R.A.M